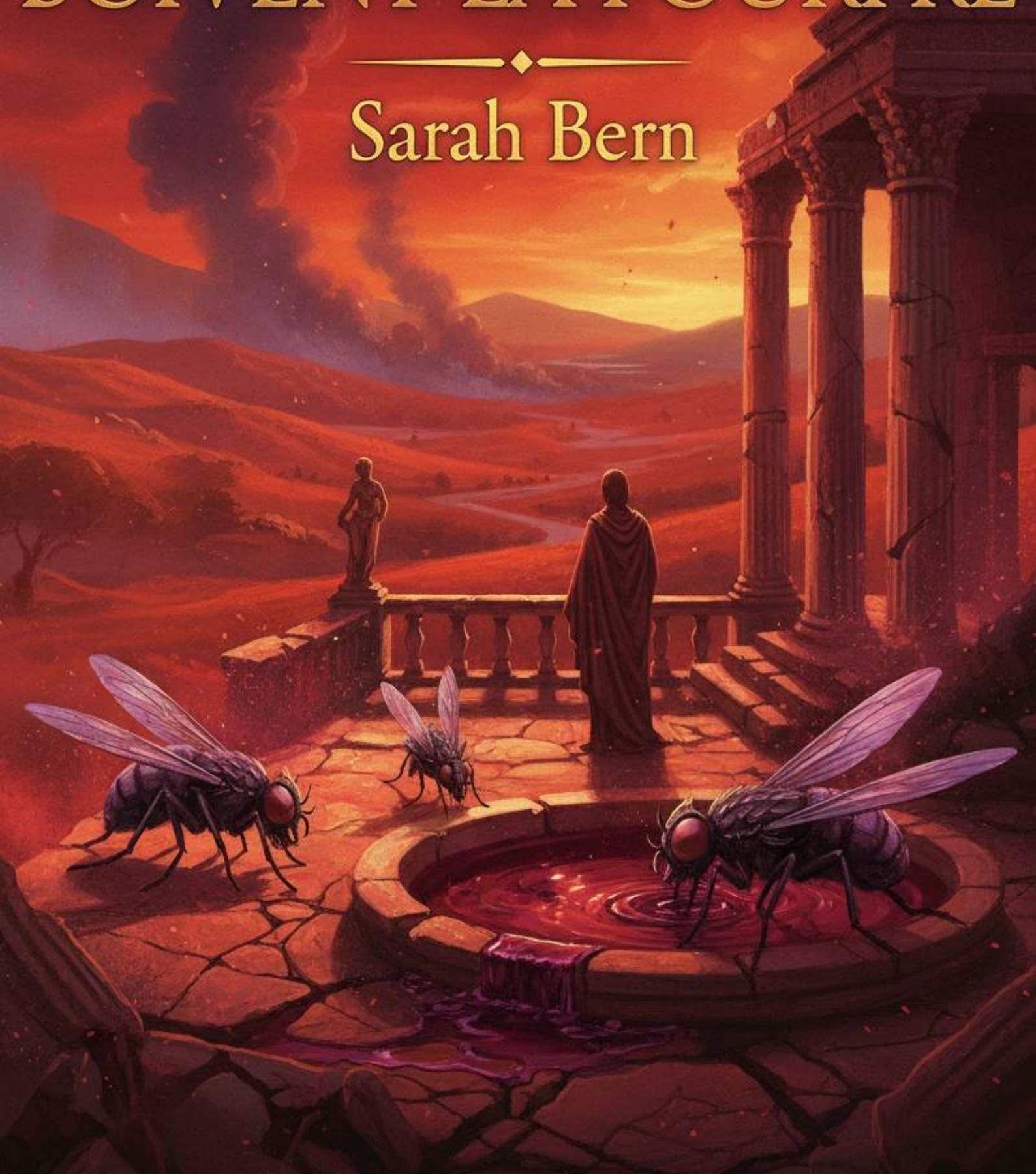


# LES MOUCHES BOIVENT LA POURPRE

—◆—  
Sarah Bern



# **Les mouches boivent la pourpre**

*Par Sarah Bern*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Retour du Fer	4
Chapitre 2 : Le Gémissement du Marbre	9
Chapitre 3 : Le Banquet des Ombres	14
Chapitre 4 : L'Esclave de Dionysos	19
Chapitre 5 : La Mémoire du Sang	24
Chapitre 6 : La Sueur de la Chaux	29
Chapitre 7 : L'Étreinte du Basalte	33
Chapitre 8 : Le Pacte de l'Aveugle	38
Chapitre 9 : La Danse des Larves	43
Chapitre 10 : L'Ouverture des Plâtres	48
Chapitre 11 : Le Sacrifice de la Pourpre	53
Chapitre 12 : L'Effondrement du Silence	57
Chapitre 13 : Le Repas des Mouches	61

# Chapitre 1

## Le Retour du Fer

Le soleil de juillet pesait sur la Campanie comme un bouclier d'airain rougi au feu, écrasant les collines sous une chape de lumière immobile et cruelle. À la Villa Valeria, l'air n'était plus qu'une substance solide, saturée de la poussière des routes et de l'exhalaison fétide des marais lointains qui mouraient de soif. Dans l'atrium, le silence n'était rompu que par le sifflement ténu d'un jet d'eau agonisant au centre de l'impluvium, dont le marbre blanc s'écaillait comme une peau lépreuse sous l'assaut des siècles et de l'abandon.

Lucrezia Valeria se tenait debout près d'une colonne de porphyre, sa silhouette de craie découpée contre l'ombre dévorante du péristyle. Sa palla d'une soie d'un rouge trop sombre, presque vineux, tombait en plis rigides autour de ses chevilles fines, dissimulant le tremblement imperceptible de ses membres. Ses doigts, longs et d'une pâleur de cire, ne cessaient de gratter machinalement la jointure de la colonne, là où le mortier s'effritait en une poudre fine, grise comme de la cendre de bûcher. Elle sentait, sous la pulpe de son pouce, la vibration sourde de la demeure, ce gémissement imperceptible des pierres qui soutenaient le poids des secrets du sang.

Soudain, le fracas du fer contre le dallage de l'entrée déchira la torpeur de l'après-midi. Ce n'était pas le pas d'un homme, mais le piétinement d'une bête de guerre, lourd, rythmé par le cliquetis des phalères et le frottement du cuir tanné. L'odeur arriva avant lui : une bouffée de sueur rance, de graisse de cheval, de métal froid et cette pointe d'acidité métallique qui accompagne les carnages récents.

Marcus Valerius franchit le seuil, et il sembla que l'obscurité de la villa reculait devant la violence de sa présence. Sa lorica segmentata, jadis brillante, était couverte

d'une patine de boue séchée et de traînées d'ocre que le soleil avait cuites sur le métal. Son visage, labouré par une cicatrice qui partait de la tempe pour mourir dans la commissure de ses lèvres gercées, n'était plus qu'un masque de cuir brûlé. Ses yeux, d'un bleu délavé comme un ciel d'hiver sur le Rhin, erraient sur les fresques de l'atrium avec une incompréhension sauvage.

— Lucrezia, gronda-t-il, sa voix raclant le fond de sa gorge comme un glaive sur une pierre à aiguiser.

Il ne s'arrêta pas pour la saluer selon les rites. Il jeta son casque de bronze sur la table de marbre, où le choc fit tressaillir les coupes de cristal. Derrière lui, deux esclaves germains, des géants aux cheveux de filasse et aux yeux vides, portaient de lourds sacs de toile de lin grossière. Le tissu était saturé d'une humidité sombre, une poisse noirâtre qui gouttait avec une lenteur obscène sur le pavé de mosaïque représentant le triomphe de Bacchus.

Lucrezia ne cilla pas. Elle garda les mains jointes, cachées dans ses manches amples, tandis que l'odeur de la charogne commençait à saturer l'espace clos de l'atrium. C'était une odeur douceuse, écœurante, qui se mêlait aux effluves de l'encens de piètre qualité que les serviteurs brûlaient dans les coins pour masquer la décomposition des murs.

— Tu es revenu, Marcus, dit-elle d'un ton dont elle avait banni toute émotion, une voix de glace qui semblait glisser sur la chaleur ambiante. Les frontières du Nord sont donc devenues trop étroites pour ta soif ?

Le colosse eut un rire bref, un aboiement qui fit tressaillir les mouches qui commençaient déjà à s'agglutiner sur les sacs de lin.

— Le Nord est un charnier de boue et de pins gelés, ma sœur. J'ai rapporté de quoi nourrir les dieux de cette maison. Regarde.

D'un geste brusque, il saisit l'un des sacs et en vida le contenu sur le sol. Une grappe d'objets informes roula sur la mosaïque. Ce n'étaient pas des bijoux, ni de l'or, mais des mains. Des mains droites, coupées au poignet, certaines encore parées de bagues de fer ou de bronze, la peau tannée par le sel et le froid, les doigts crispés dans une ultime supplication de griffes.

Lucrezia sentit un haut-le-cœur lui soulever le diaphragme, mais son visage resta de marbre. Elle observa une mouche à l'abdomen d'un vert métallique se poser sur l'ongle cassé d'un chef barbare. Puis une autre. Et une dizaine d'autres encore, surgies de nulle part, attirées par cette offrande de chair corrompue. Le bourdonnement commença, un vrombissement sourd, hypnotique, qui semblait répondre au murmure qu'elle seule entendait derrière les cloisons de plâtre.

— Des trophées pour un palais en ruine, murmura-t-elle en s'approchant d'un pas lent, sa robe frôlant les reliques sanglantes. Père aurait apprécié la symétrie. Il aimait ce qui ne peut plus parler.

Marcus s'approcha d'elle, si près qu'elle put voir la poussière rouge incrustée dans les pores de son nez, et la lueur de démente fiévreuse qui dansait dans ses pupilles dilatées. Il sentait le vin aigre et la peur qu'on inflige.

— Le palais tient encore, Lucrezia. Je sens ses os vibrer sous mes caligae. Mais il a faim. Les murs ont soif de quelque chose de plus frais que ces vieux os de Germains.

Il posa une main calleuse sur l'épaule de sa sœur, écrasant la soie fine. Ses doigts laissèrent une trace de suie et de sang séché sur le tissu pourpre. Lucrezia ne recula pas. Elle plongea son regard d'obsidienne dans celui de son frère, cherchant l'homme qu'il avait été avant que les forêts de Germanie ne dévorent son âme. Elle ne trouva qu'un gouffre, une vacuité hantée par le vol des corbeaux.

— Les esclaves disent qu'on entend des voix dans l'aile ouest, reprit Marcus d'une voix plus basse, presque un secret de confessionnal. Ils disent que les morts se déplacent derrière les fresques de Dionysos. Est-ce vrai, petite vestale ? Est-ce que les fondations réclament leur dû ?

Lucrezia sentit un froid polaire envahir ses veines malgré la fournaise de l'atrium. Elle songea à l'esclave qu'elle avait fait disparaître trois lunes plus tôt, celle qui avait eu le malheur de poser l'oreille contre le mur de la galerie et d'y entendre le grattamento désespéré d'ongles contre la pierre. Elle songea au visage de leur père, figé dans le marbre du lararium, ce patriarche qui avait compris que pour que la pourpre brille, il fallait que le sol soit saturé de noir.

— Les murs ne parlent que si on les écoute, Marcus, répondit-elle en se dégageant avec une lenteur impériale. Tu es fatigué. La fièvre des marais te travaille le sang. Va te baigner. Laisse les esclaves nettoyer cette infamie avant que les mouches ne s'emparent de toute la villa.

Elle désigna d'un geste dédaigneux les mains éparpillées, qui semblaient maintenant grouiller sous le tapis noir des insectes. Le bourdonnement était devenu un rugissement dans ses oreilles. Les mouches n'étaient plus seulement sur les trophées ; elles tournaient autour de la tête de Marcus comme une couronne d'ébène mouvante, elles se posaient sur les lèvres de Lucrezia, cherchant l'humidité de sa bouche.

Marcus la dévisagea un long moment, un sourire cruel étirant sa cicatrice. Il semblait humer l'air, non pas pour l'odeur de la mort qu'il avait apportée, mais pour celle, plus subtile et plus ancienne, qui émanait des fissures du palais.

— Je vais me laver, Lucrezia. Mais le fer ne s'oublie pas si facilement. Et l'eau de cette maison a un goût de rouille que je ne connaissais pas.

Il se détourna, ses bottes cloutées écrasant une main barbare dans un craquement de

cartilages desséchés. Il s'enfonça dans l'ombre des galeries, suivi par ses esclaves muets, laissant derrière lui un sillage de mouches charonneuses.

Lucrezia resta seule au centre de l'atrium. Elle regarda les taches sombres que le sang des trophées laissait sur la mosaïque. Le soleil déclinait lentement, jetant des lueurs de cuivre sur les murs décrépits. Elle s'approcha de la fresque la plus proche, un satyre dansant parmi les vignes, et posa son oreille contre le plâtre tiède.

Pendant un long moment, elle n'entendit que le vrombissement des insectes. Puis, venu des profondeurs de la maçonnerie, du cœur même de la Villa Valeria, monta un gémissement ténu, un souffle d'air qui s'échappait d'une fissure invisible. C'était le son d'un palais qui s'étouffait sous son propre poids.

Elle ferma les yeux, et pour la première fois, elle ne gratta pas le mur. Elle se contenta de caresser la pierre, comme on apaise la peau d'un mourant, tandis qu'une mouche solitaire venait se poser sur sa paupière close pour y boire une larme qui n'arriverait jamais. La pourpre était là, étalée sur le sol, et les mouches commençaient leur festin. Elle savait maintenant que Marcus ne serait pas le sauveur de la lignée, mais son ultime sacrifice. Le fer était revenu, mais c'était pour sceller le tombeau.

# Chapitre 2

## Le Gémissement du Marbre

L'air n'était plus qu'une masse solide, une chape de plomb fondu qui pesait sur les épaules de Lucrezia tandis qu'elle s'enfonçait dans la Galerie des Fresques. Ici, l'odeur de la pourriture noble — celle des vins tournés et des lys flétris — se heurtait à une effluve plus âcre, plus minérale. La poussière de marbre, fine comme de la farine de tombeau, flottait dans les rais de lumière oblique qui perçaient les hautes fenêtres. Sous ses pieds, les mosaïques représentant le triomphe de Bacchus étaient froides, d'une froideur de cadavre qui ne parvenait pas à rafraîchir l'atmosphère.

Elle s'arrêta devant le panneau central. La nymphe qui y était dépeinte, autrefois d'un rose de nacre, semblait désormais atteinte d'une lèpre grise. Une fissure nouvelle, fine comme un cheveu mais noire comme un abîme, barrait son cou d'ivoire. Lucrezia approcha ses doigts, dont les ongles étaient bordés d'une ligne de chaux séchée, et suivit la balafre. Le plâtre était tiède. Il vibrait d'une pulsation imperceptible, un battement sourd qui n'appartenait ni au vent, ni au sang qui cognait contre ses propres tempes.

— Elle s'élargit, murmura-t-elle, et sa voix se perdit dans les replis des tentures de lin lourd.

Elle ne gratta pas la paroi cette fois-ci. Elle sentait le vide derrière, une cavité qui semblait aspirer l'air de la pièce. La Villa Valeria ne se contentait plus de vieillir ; elle s'ouvrait, comme une gueule affamée.

Lucrezia fit demi-tour, ses sandales de cuir brut claquant contre le pavé avec une régularité de métronome. Elle descendit vers les soubassements, là où l'ombre était

plus dense, là où l'humidité des citernes oubliées faisait suinter les murs de basalte. C'est là, dans une alvéole saturée de l'odeur de soufre et de terre mouillée, qu'elle trouva Vibius.

L'aveugle était assis sur un bloc de travertin, ses mains calleuses, blanchies par des décennies de manipulation de mortier, posées sur ses genoux. Ses yeux, deux globes d'un blanc laiteux dépourvus de pupilles, semblèrent se tourner vers elle avant même qu'elle n'ait franchi le seuil.

— La domina apporte avec elle l'odeur de la poussière fraîche, dit-il d'une voix qui rappelait le broyage des gravats. La nymphe a fini de se taire, n'est-ce pas ?

— Prépare le mortier, Vibius. De la chaux vive, du sable du Volturne et de l'eau de la citerne basse. La galerie se meurt. Une fissure a fendu le cou de la nymphe. Je veux qu'elle soit comblée avant que Marcus ne s'éveille de sa torpeur vineuse.

Vibius se leva lentement, ses articulations craquant comme le bois d'un navire en perdition. Il tâtonna vers un grand cratère de bronze où reposait une poudre d'un blanc spectral.

— Le mortier ne fera que nourrir le mal, domina. On ne soigne pas une gangrène avec du fard. Cette demeure... elle a faim. Vous le sentez, n'est-ce pas ? La pierre ne travaille plus pour soutenir le toit. Elle travaille pour mâcher ce qu'on lui a donné.

Lucrezia sentit un frisson glacé remonter le long de son échine, malgré la moiteur de la cave. Elle se rapprocha de l'artisan, saisissant son bras dont la peau ressemblait à du parchemin tanné.

— Tais-toi, vieillard. Prépare le mélange. Verse-y assez de poix pour que rien ne puisse filtrer. Je ne veux plus entendre le souffle des murs.

Vibius laissa échapper un rire sec, un bruit de cailloux s'entrechoquant.

— La poix n'étouffe pas les cris des morts, Lucrezia Valeria. Votre père a bâti ce palais sur des bouches cousues, mais les fils de soie finissent toujours par pourrir. La maison réclame son dû. Elle a mangé les esclaves, elle a mangé le silence, et maintenant, elle veut la pourpre.

Il commença à verser l'eau sur la chaux. Une réaction violente s'ensuivit : une vapeur brûlante, fétide, s'éleva du récipient, enveloppant les deux silhouettes dans un brouillard de chaux vive. Lucrezia recula, se couvrant le visage de son palla de soie sombre, mais elle ne détacha pas ses yeux du mélange bouillonnant. C'était une bouillie épaisse, une substance qui ressemblait à de la chair liquéfiée.

— Monte-le dans la galerie, ordonna-t-elle d'une voix étranglée. Tout de suite.

Le soir tomba sur la villa comme une main de fer. Les esclaves, des ombres furtives vêtues de tuniques de laine rêche, avaient allumé quelques lampes à huile dont la lueur vacillante ne faisait qu'accentuer la profondeur des fissures. Lucrezia resta seule dans la galerie, attendant Vibius qui montait péniblement les marches avec son seau de bronze.

Le silence était total, mais c'était un silence de prédateur aux aguets. Puis, le bruit commença.

Ce n'était pas le craquement habituel du bois qui travaille sous la chaleur. C'était un grattage. Sec, rythmique. Comme si des ongles de corne s'acharnaient contre l'envers du plâtre. Cela partait du bas du mur, près des plinthes de porphyre, et remontait lentement vers la fissure de la nymphe. \*Scritch. Scritch. Scritch.\*

Lucrezia s'approcha de la fresque, sa lampe à la main. La flamme dansait violemment, jetant des ombres monstrueuses sur les visages des dieux décrépits. Elle

posa son oreille contre la déchirure de la paroi.

Ce qu'elle entendit n'était pas un gémissement, mais un murmure articulé, une litanie de noms que l'histoire avait effacés, portés par un souffle d'air froid qui sentait la terre retournée et le vieux sang. Le grattage s'intensifia. Derrière le mortier, derrière la brique, quelque chose cherchait à rejoindre la lumière.

— Vibius ! cria-t-elle, sa voix se brisant dans l'immensité de la galerie.

L'aveugle apparut au bout du couloir, son seau à la main, son visage de craie impassible. Il s'arrêta à quelques pas d'elle, inclinant la tête.

— Vous l'entendez maintenant, domina ? Ce n'est pas le marbre qui gémit. C'est la fondation qui s'impatiente.

— Tais-toi et travaille ! scella-t-elle en lui arrachant la truelle des mains.

Elle commença elle-même à projeter le mortier brûlant dans la fissure. La substance blanche recouvrit le cou de la nymphe, masquant la plaie, étouffant pour un instant le murmure. Elle travaillait avec une fureur désespérée, ses mains se couvrant de cloques au contact de la chaux vive, mais elle ne sentait aucune douleur. Elle ne voyait que cette faille qui menaçait de dévorer son monde.

Alors qu'elle lissait la surface, le grattage s'arrêta brusquement. Un silence plus lourd que le précédent s'installa. Lucrezia retint son souffle, la truelle suspendue en l'air.

Soudain, une pression immense vint de l'intérieur. Le mortier frais, encore humide, se gonfla comme une bulle de pus. Une empreinte apparut sous la surface lisse : la forme d'une main humaine, petite, déformée, qui poussait contre la matière malléable pour tenter de la traverser.

Lucrezia lâcha l'outil qui rebondit sur le marbre avec un fracas de tonnerre. Elle recula, trébuchant sur sa propre traîne.

— Elle a faim, répéta Vibius de son coin d'ombre, les mains jointes comme pour une prière impie. La villa Valeria a fini de digérer les anciens secrets. Elle veut du sang frais pour sceller les nouveaux murs. Marcus est revenu, domina. Le fer est ici. Mais la pierre est plus patiente que le glaive.

La main sous le plâtre se rétracta lentement, laissant derrière elle une trace hideuse dans le mortier grisâtre. La fissure, loin d'être comblée, sembla s'étirer, dévorant la nymphe tout entière, remontant vers le plafond où les poutres de cèdre commençaient à gémir sous un poids invisible.

Lucrezia regarda ses mains brûlées, tachées de blanc et de rouge. Elle savait que le mortier ne suffirait pas. Elle savait que chaque nuit, elle devrait revenir ici, offrir quelque chose à la maçonnerie pour que le palais ne s'écroule pas sur leur lignée maudite.

Dehors, dans la cour, le cri d'une chouette déchira l'air lourd. Dans les appartements de Marcus, le bruit d'une coupe de bronze tombant au sol résonna. Les mouches, attirées par l'odeur de la chaux et de la sueur, commençaient déjà à tourbillonner autour de la fissure, leurs ailes vrombissant comme un chœur de pleureuses antiques.

Le palais ne tombait pas encore. Il attendait simplement que la pourpre soit assez mûre pour être cueillie.

# Chapitre 3

## Le Banquet des Ombres

L'air n'était plus qu'une chape de plomb fondu, une pression invisible qui écrasait les poitrines et faisait perler sur les fronts une sueur huileuse, chargée de la poussière des vieux marbres. Dans le triclinium de la Villa Valeria, les ombres s'étiraient, démesurées, projetées par des lampes à huile dont la mèche charbonneuse dégageait une odeur de suif rance. Marcus Valerius trônait sur le lectus central, une masse de chair et de fer dont la présence semblait absorber la faible clarté de la pièce. Sa cuirasse de parade, bien que desserrée pour le repas, l'enserrait encore comme l'exosquelette d'un scarabée monstrueux, et le métal, poli par des années de frottements contre le cuir et la peau, luisait d'un éclat maladif. Ses mains, larges et calleuses, dont les ongles étaient bordés d'un noir indélébile, agrippaient les rebords de la table avec une force inutile, comme s'il craignait que le sol ne se dérobe sous lui.

Lucrezia, assise en face de lui, demeurait d'une immobilité de statue funéraire. Sa stola d'un rouge lie-de-vin se confondait avec les ténèbres des recoins, et seule la blancheur spectrale de son visage, rehaussée par le fard de craie, émergeait de l'obscurité. Elle sentait sous ses ongles les résidus de la chaux qu'elle avait grattée l'après-midi même, cette poussière âcre qui lui brûlait la pulpe des doigts et qui semblait s'insinuer jusque dans ses poumons. Elle observait son frère, notant chaque tressaillement de sa mâchoire, chaque mouvement saccadé de ses yeux injectés de sang qui parcouraient nerveusement les fresques du plafond, là où le plâtre commençait à se boursoufler.

Les esclaves, des silhouettes de basalte aux pieds nus dont le silence n'était rompu que par le frôlement de leurs tuniques de lin grossier, apportèrent les premiers

plateaux. C'était un étalage de luxure et de mort : des paons rôtis dont on avait replanté les plumes ocellées pour simuler une vie dérisoire, des tétines de truie farcies aux oursins, et des loirs noyés dans un miel si sombre qu'il paraissait être du goudron. Mais à peine les plats furent-ils posés sur la table de porphyre que l'atmosphère sembla se corrompre physiquement. La chaleur, loin d'être sèche, portait en elle une humidité de marécage, une vapeur fétide qui émanait des fondations mêmes de la demeure.

Marcus saisit une aile de paon. La chair, qui aurait dû être ferme et parfumée de nard, s'affaissa sous ses doigts. Une exhalaison douceuse, celle des charognes oubliées sous le soleil d'août, monta du plat d'argent. Il porta le morceau à ses lèvres, mais s'arrêta, le regard fixé sur une goutte de graisse qui, au lieu de figer, se liquéfiait en un liquide grisâtre.

— Mange, Marcus, murmura Lucrezia, sa voix n'étant qu'un souffle sec, comme le froissement d'un vieux papyrus. Tu es revenu des confins du monde pour goûter à nouveau à la splendeur des Valerii. Ne laisse pas ce festin se refroidir.

Marcus grogna, un son de bête blessée qui remonta du fond de sa gorge scarifiée. Il jeta l'aile de volaille sur le plateau. Le bruit de l'os frappant le métal résonna comme un glas dans le silence de la salle.

— La splendeur ? s'étrangla-t-il, sa voix rauque brisée par la fièvre qui ne l'avait pas quitté depuis les marais de Pannonie. Cette maison sent la fosse commune, Lucrezia. Le vin... apportez le vin !

Un esclave s'avança, portant un cratère de bronze dont les anses étaient sculptées en forme de satyres ricanants. Il versa le liquide pourpre dans une coupe de cristal de roche. Marcus s'en saisit et but d'un trait, avec une avidité qui trahissait une soif que l'eau ne pouvait éteindre. Soudain, il recracha le liquide, s'étouffant, son visage virant au violet sombre. Le vin, un Falerne de trente ans que leur père avait mis en

cave avant sa disparition, s'était transformé en un vinaigre corrosif, une piquette fielleuse qui lui brûlait la gorge.

Sur la nappe de lin blanc, les taches de vin s'étendaient comme des ecchymoses. Et c'est alors que le vrombissement commença.

D'abord un murmure lointain, une vibration basse que l'on aurait pu confondre avec le sang battant dans les tempes. Puis, le bruit s'intensifia, devenant un chœur strident, une symphonie de milliers d'ailes membraneuses. Les mouches, énormes, aux reflets métalliques d'un vert de cuivre oxydé, surgirent des fissures du sol et des interstices des boiseries de cèdre. Elles ne volaient pas, elles s'abattaient. Elles couvraient les viandes d'un tapis mouvant et noir, s'agglutinaient sur le bord des coupes, s'enfonçaient dans les plaies mal cicatrisées que Marcus portait aux avant-bras.

Le colosse tenta de les chasser d'un revers de main, mais ses mouvements étaient lourds, entravés par une fatigue qui semblait peser autant que son armure. Il se leva, renversant son siège, et vacilla. La lumière des lampes vacilla avec lui. Sous ses pieds, les dalles de marbre semblaient gémir, un son de pierre qui travaille, de maçonnerie qui s'écrase sous un poids trop ancien.

— Elles boivent tout, Lucrezia... elles boivent notre nom, bégaya Marcus, ses yeux fixés sur une mouche qui s'était posée sur le bord de sa lèvre.

Il porta la main à son entrejambe, un geste de détresse absurde, sentant sous la soie de sa tunique la vacuité de sa propre virilité, cette force qui l'avait quitté sur les champs de bataille où il n'avait récolté que la honte et la fièvre. Il n'était plus le guerrier qui domptait les provinces, il n'était qu'un débris de pourpre dans une maison qui s'effondrait.

Lucrezia ne bougea pas. Elle regardait une fissure s'ouvrir lentement sur le mur d'en face, juste derrière la fresque représentant le triomphe de Bacchus. Un filet de

poussière de mortier tomba sur le sol, blanc comme du sel. Elle savait ce qu'il y avait derrière. Elle savait que le palais exigeait son tribut, que les murs avaient faim de chair fraîche pour continuer à tenir debout contre le ciel de plomb.

— Les frontières sont tombées, Marcus, dit-elle d'une voix dépourvue de pitié. Tu as ramené la défaite dans tes bagages, et maintenant elle s'installe à notre table. Regarde-toi. Tu n'es plus qu'un hôte dans la demeure de tes ancêtres.

Marcus s'effondra de nouveau sur son lit de table, sa tête heurtant le bois avec un bruit sourd. Les mouches ne s'envolèrent même pas. Elles continuaient leur banquet, dévorant les fruits qui flétrissaient à vue d'œil, les raisins se changeant en grains de poussière noire, les figes s'ouvrant pour révéler une pulpe grouillante de larves. L'odeur était désormais insoutenable, un mélange de musc, de pourriture et de chaux vive.

— J'ai vu les forêts brûler, balbutia Marcus, le regard perdu dans le vide. J'ai vu les dieux de bois des barbares rire sous nos glaives. Ils ne mouraient pas... ils s'enfonçaient dans la terre et ressortaient derrière nous. Comme cette maison. La terre nous reprend, Lucrezia.

Il essaya de saisir sa dague, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. L'arme avait glissé au sol, perdue dans l'ombre. Il était désarmé, nu sous son acier, exposé à la malveillance des murs qui l'observaient.

Lucrezia se leva lentement. Le bruissement de sa robe de soie fut le seul son capable de percer le vrombissement des insectes. Elle s'approcha de son frère, posa une main d'une froideur de marbre sur son épaule brûlante de fièvre. Elle sentit la vibration de la villa à travers ses propres pieds, une plainte sourde qui montait des profondeurs, là où les corps emmurés servaient de fondations.

— Le banquet est fini, Marcus. Il est temps de rejoindre le silence.

Elle fit signe aux esclaves. Ils s'avancèrent, non pas pour débarrasser les plats, mais pour éteindre les lampes, l'une après l'autre. L'obscurité gagna la pièce, grignotant les reliefs, effaçant les visages, ne laissant subsister que l'éclat des yeux d'obsidienne de Lucrezia et le vrombissement incessant des mouches qui, dans le noir total, commençaient à s'attaquer à la pourpre des vêtements, cherchant la peau, cherchant le sang, cherchant la fin.

Dehors, le ciel de Campanie resta muet, sans un éclair pour briser l'étouffement. Dans le triclinium, on n'entendait plus que le bruit d'une coupe de cristal qui se brisait au sol, et le murmure du plâtre qui continuait de tomber, grain après grain, sur le sol de basalte.

# Chapitre 4

## L'Esclave de Dionysos

La chaleur n'était plus un climat, c'était une sédimentation. Elle pesait sur les dalles de basalte, s'insinuait dans les pores du marbre et faisait suer les murs de la Villa Valeria d'une humidité poisseuse qui sentait le sel et la putréfaction ancienne. Dans l'ombre déclinante du péristyle, Lucrezia glissait comme un spectre de craie, sa stola de soie pourpre bruissant contre ses chevilles avec le son sec d'un linceul que l'on déchire. Ses doigts, longs et effilés, dont les ongles étaient bordés d'une fine pellicule de chaux blanche, ne quittaient pas la paroi. Elle suivait la veine du minéral, cherchant le pouls de la demeure, ce battement sourd qu'elle seule semblait percevoir au-delà du vrombissement des mouches.

Elle s'arrêta devant la fresque de Dionysos. Le dieu, couronné de lierre et de grappes d'un violet sombre, y trônait avec un regard d'émail fixe, une main levée vers un thyrses qui semblait pointer le plafond menaçant de s'effondrer. Mais ce n'était pas la divinité que Lucrezia interrogeait. Elle colla son oreille contre le plâtre écaillé, là où le pigment ocre commençait à se boursoufler sous l'effet d'une poussée interne.

— Parle, murmura-t-elle, la voix n'étant qu'un souffle de poussière. Dis-moi si le poids est trop lourd.

Elle crut entendre, derrière l'épaisseur de la maçonnerie, un raclement ténu, le frottement d'un os contre la pierre, ou peut-être n'était-ce que le travail du sol qui s'affaissait sous la masse des secrets de son père. Le vieux Valerius n'avait pas seulement bâti une demeure ; il avait érigé un ossuaire vertical, utilisant les corps de ses ennemis comme des étais invisibles, des cariatides de chair condamnées à porter le faste de son lignage pour l'éternité.

— J’écoute, père. Je veille sur ton silence.

Un bruit de sandale sur le mosaïque la fit tressaillir. Le craquement fut léger, presque imperceptible, mais dans le vide oppressant de la villa, il résonna comme un coup de tonnerre. Lucrezia se retourna d’un mouvement fluide, ses yeux d’obsidienne captant la faible lueur d’une lampe à huile qui vacillait dans le couloir adjacent.

C’était Myrtale. Une esclave à peine nubile, dont la peau cuivrée portait encore les marques de la sueur du service. Elle tenait un cratère d’argent, ses doigts tremblant sur les anses ciselées. Ses yeux étaient écarquillés, fixés sur la main de Lucrezia qui caressait encore la paroi, à l’endroit exact où le plâtre semblait respirer.

— Domina... bégaya la fillette, le son de sa voix brisant le sanctuaire de mort que Lucrezia s’était forgé. Je... je cherchais le vin de Monsieur Marcus. On m’a dit... j’ai entendu...

Elle s’interrompit, son regard dérivant vers la fissure qui zébrait le visage de Dionysos. Elle avait vu. Elle avait entendu le murmure de la maîtresse s’adressant aux morts. Dans cette maison où les ombres avaient des oreilles, le moindre mot de trop était une sentence.

— Qu’as-tu entendu, Myrtale ? demanda Lucrezia.

Sa voix était devenue d’une douceur de miel empoisonné. Elle fit un pas vers l’esclave, la soie de sa robe frôlant les herbes folles qui poussaient entre les dalles mal jointes.

— Rien, Domina. Je n’ai rien entendu. Juste le vent dans les colonnes.

— Le vent ne parle pas, Myrtale. Le vent ne gémit pas sous le poids du calcaire.

L'enfant recula, le cratère d'argent manquant de lui échapper. La terreur qui émanait d'elle était presque palpable, une odeur de musc et de panique qui excitait les mouches tourbillonnant autour d'elles. Lucrezia vit le moment exact où la compréhension se fit dans l'esprit de la servante : ce n'était pas une folie passagère qu'elle venait de surprendre, mais le fondement même de la puissance des Valerii.

Myrtale lâcha le récipient. Le métal heurta le sol avec un fracas qui sembla ébranler les fondations. Elle se retourna pour fuir vers l'atrium, mais Lucrezia fut plus rapide. La faim de silence qui la rongait depuis des années lui donna une force que sa silhouette frêle ne laissait pas présager. Elle saisit l'esclave par la chevelure, la projetant contre la fresque de Dionysos.

Le dos de la fillette heurta le dieu avec un bruit sourd. Lucrezia se jeta sur elle, ses mains de craie se refermant sur le cou frêle. La soie rouge de sa stola s'emmêla avec le lin grossier de la tunique de l'esclave.

— Le silence est une offrande, Myrtale, souffla Lucrezia, le visage si près de celui de sa victime qu'elle pouvait sentir la chaleur de son dernier souffle. Apprends à le chérir.

Les doigts de Lucrezia s'enfoncèrent dans la chair tendre. Elle sentit le pouls de la jeune fille battre frénétiquement contre ses paumes, un oiseau captif cherchant une issue. Les yeux de l'esclave s'injectèrent de sang, ses mains griffant inutilement les poignets de la patricienne, y laissant des sillons rouges qui se mêlaient à la poussière de chaux. Lucrezia ne cillait pas. Elle regardait la vie s'éteindre, non par cruauté, mais par nécessité architecturale. Chaque secret éventé était une pierre qui se détachait de la voûte.

Le corps de Myrtale finit par s'affaisser, devenant une masse inerte contre le mur. Le silence revint, plus lourd qu'avant, seulement troublé par la respiration saccadée de

Lucrezia. Elle lâcha prise, et le cadavre glissa au pied de Dionysos, dont le sourire de peinture semblait désormais plus carnassier.

— Vibius ! appela-t-elle, sa voix à peine plus forte qu'un murmure, mais portée par l'acoustique parfaite de la décomposition.

Une ombre massive se détacha de l'obscurité du péristyle. Vibius, l'intendant dont le visage était une carte de rides et de cicatrices, s'avança. Il ne regarda pas le corps au sol. Il connaissait ce rituel. Il avait aidé le père de Lucrezia à "consolider" la villa bien des fois. Il portait sur lui l'odeur du mortier frais et de la vieille sueur.

— Elle a entendu, dit simplement Lucrezia en essuyant ses mains sur sa soie pourpre, tachant le tissu de traînées sombres.

Vibius inclina la tête. Ses mains, larges comme des pelles, se saisirent des chevilles de la morte.

— La colonne du troisième entrecolonnement est creuse, Domina. Le marbre est fendu à la base. On peut y glisser un peu de jeunesse pour soutenir le toit.

— Fais-le. Et assure-toi que le mortier soit épais. Je ne veux plus entendre de gémissements cette nuit. Mon frère dort, et ses rêves sont déjà assez peuplés.

Vibius traîna le corps sur le basalte, un bruit de frottement qui semblait être la seule prière que cette maison accepterait jamais. Lucrezia le suivit du regard, puis elle se tourna vers la fresque. Elle posa de nouveau sa main sur le visage de Dionysos, là où la chaleur de la lutte persistait.

Elle sentait la villa vibrer sous ses pieds. Une plainte sourde montait des profondeurs, un chœur de suppliciés dont les os servaient de charpente. Myrtales rejoindrait bientôt les autres, une nouvelle couche de sédiment dans l'histoire des Valerii.

Dehors, le ciel de Campanie restait d'un gris de plomb, étouffant la terre sous une chape d'air immobile. Lucrezia ramassa le cratère d'argent. Elle le porta à ses lèvres, bien qu'il fût vide, et goûta le goût de métal et de poussière qui imprégnait tout. Elle était la gardienne des murs, la vestale de la charogne, et tant que le plâtre tiendrait, le nom des Valerii ne s'effondrerait pas.

Elle s'éloigna vers les appartements de Marcus, laissant derrière elle l'odeur de la chaux vive et le bourdonnement satisfait des mouches qui commençaient déjà à se rassembler sur les taches fraîches au pied du dieu de la folie. Le silence était rétabli, un silence de tombeau, vaste et magnifique, où la pourpre ne servait qu'à éponger le sang que la pierre exigeait pour ne pas crouler.

# Chapitre 5

## La Mémoire du Sang

La pénombre du long portique n'offrait aucun répit contre la morsure de l'été campanien. Lucrezia avançait, le bas de sa stola de soie sombre balayant la poussière de marbre et les débris de plâtre qui jonchaient le sol tel un linceul de neige sale. Dans l'air stagnant, l'odeur de la chaux vive luttait contre les effluves plus lourdes, plus sucrées, qui s'échappaient des jointures des murs. Chaque pas de ses sandales de cuir sur la mosaïque fissurée résonnait comme un coup de maillet dans le silence sépulcral de la villa. Elle sentait sur sa nuque le poids du ciel, ce gris de plomb qui écrasait les vignes alentour et faisait taire les oiseaux, laissant la place au seul bourdonnement, lancinant et gras, des mouches bleues.

Lorsqu'elle franchit le seuil des appartements de Marcus, l'obscurité se fit plus dense, seulement troublée par la lueur vacillante d'une lampe à huile de bronze dont la mèche charbonneuse dégageait une fumée âcre. Son frère était étendu sur son lit de parade, le corps tordu dans des draps de lin trempés de sueur. Sa cuirasse de général, déposée sur un trépied, semblait l'observer de ses épaulières de lion, tandis que l'homme, dépouillé de son fer, ne paraissait plus qu'une carcasse livrée à la fièvre.

— Ils grattent, Lucrezia... Écoute-les. Ils n'ont plus d'ongles, mais ils grattent encore.

La voix de Marcus n'était qu'un sifflement rauque, une plainte arrachée à une gorge brûlée par le vin de mauvaise qualité et les poussières des routes frontalières. Ses mains, larges et calleuses, labouraient le mortier de la muraille contre laquelle son lit était poussé. Ses doigts saignaient, laissant des traînées rubis sur l'enduit blanc.

— C'est la fièvre, Marcus. Le mal des marais qui te ronge les sens, répondit-elle

d'une voix que la terreur rendait plus glaciale encore que d'ordinaire.

Elle s'approcha, ses doigts fins effleurant le front brûlant du colosse. Mais il l'écarta d'un geste brusque, ses yeux d'obsidienne dilatés par une vision qu'elle seule semblait vouloir ignorer.

— Ce n'est pas le marais ! rugit-il dans un sursaut de démence. C'est la pierre ! La pierre a une mémoire de chair. Je les entends murmurer sous le stuc. Ils disent que le toit est lourd, Lucrezia. Ils disent que nos ancêtres ont les vertèbres brisées sous le poids du fronton.

Une ombre se détacha alors d'un coin de la pièce, là où les tentures de pourpre tombaient en loques, mangées par les mites et l'humidité. Vibius, le vieux serviteur dont la peau ressemblait à un parchemin trop longtemps exposé au soleil, s'avança dans le cercle de lumière. Ses yeux chassieux, bordés de rouge, se fixèrent sur la vestale déchue avec une lucidité cruelle.

— Il entend la vérité, Domina, murmura le vieillard. Le sang appelle le sang, et la maçonnerie des Valerii n'a jamais été faite de simple sable et de chaux.

Lucrezia se redressa, sa silhouette de craie se découpant contre l'ombre mouvante. Elle serra les poings, sentant sous ses ongles les restes de la poussière de chaux du meurtre précédent.

— Tais-toi, Vibius. Tes contes de nourrice n'ont pas leur place ici.

Le vieil homme eut un rire sec, un bruit de feuilles mortes que l'on froisse. Il s'approcha d'une fresque représentant une procession de bacchantes, dont les visages étaient étrangement distendus par les fissures du mur.

— Votre père, le vieux Valerius, que les dieux souterrains dévorent son ombre,

craignait plus la chute de sa lignée que la colère de Rome, commença Vibius, sa voix se faisant plus basse, plus onctueuse. Lorsque les fondations de ce péristyle commencèrent à s'affaïsser, il y a de cela trente étés, il ne fit pas appel aux ingénieurs. Il fit appel à la vieille loi du sang. Il disait qu'une demeure ne tient debout que si elle possède une âme emmurée pour en soutenir les voûtes.

Il posa sa main décharnée sur la paroi, là où Marcus frappait de ses poings sanglants.

— Il a commencé par les esclaves rétifs, poursuivit-il. Puis, quand la fortune a tourné et que les rivaux se sont faits plus pressants, il a trouvé des matériaux de construction plus... illustres. Le sénateur Flavius, qui convoitait ces terres, n'est jamais rentré à Rome. Il est là, derrière ce Dionysos dont le ventre semble gonflé par une putréfaction éternelle. On l'a tenu debout, les bras en croix, tandis que les maçons montaient le muret de briques devant son visage. On a coulé la pouzzolane liquide dans sa bouche pour étouffer ses cris. Et le mur a tenu. Le mur n'a jamais plus bougé.

Marcus poussa un gémissement de bête blessée, se roulant sur le côté, les yeux fixés sur la fresque. Le plâtre, sous l'effet de la chaleur moite, semblait transpirer une humidité huileuse.

— Je les entends, répéta le soldat. Ils ne sont pas morts, Lucrezia. Ils sont la maison. Nous marchons sur leurs côtes, nous dormons contre leurs poitrines pétrifiées. Le palais est un corps immense qui nous digère lentement.

Lucrezia sentit un frisson de glace lui parcourir l'échine, malgré la fournaise de la pièce. Elle revit le visage de Myrtale, l'esclave qu'elle venait d'étouffer, et imagina son corps encore souple glissant dans l'interstice d'une double cloison, devenant à son tour un pilier de chair pour l'éternité des Valerii. Elle regarda ses mains : la poussière de chaux ne s'en irait jamais. Elle était la gardienne d'un ossuaire vertical, la prêtresse d'un temple bâti sur des râles étouffés.

— Combien sont-ils, Vibius ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Autant qu'il y a de colonnes, Domina. Autant qu'il y a de chambres. Le vieux Valerius disait que le secret de la stabilité architecturale résidait dans le sacrifice. Pour que le toit ne s'effondre pas, il faut que quelqu'un, en dessous, porte le poids du monde. Vos amants disparus, Lucrezia... ceux que vous pensiez avoir fui vers les ports d'Ostie ou de Misène... croyez-vous vraiment qu'ils aient trouvé le chemin de la mer ?

Le silence qui suivit fut plus terrible que n'importe quel cri. Lucrezia tourna les yeux vers le sol de mosaïque, imaginant les strates de cadavres, les sédiments de trahisons et de désirs enfouis sous ses pieds. La villa n'était plus une demeure, c'était un estomac de pierre, une gueule béante qui réclamait sans cesse de nouveaux états.

Marcus se redressa soudain, sa main saisissant le poignet de sa sœur avec une force de supplicé. Ses yeux n'étaient plus que deux puits de folie.

— Le mur a faim, Lucrezia. Il a soif de pourpre. Il veut que le sang des Valerii rejoigne celui des esclaves. C'est le seul moyen pour que le plafond ne nous broie pas dans notre sommeil.

Il pointa un doigt tremblant vers une fissure qui courait le long du plafond, une cicatrice noire qui semblait s'élargir à vue d'œil sous l'effet de la chaleur. Un morceau de stuc se détacha et tomba sur le lit de Marcus, se pulvérisant en une poussière grise qui sentait le vieux cuir et la mort.

Lucrezia comprit alors la nature de son héritage. Elle n'était pas la maîtresse de la Villa Valeria ; elle en était la proie. Le palais exigeait un tribut constant pour ne pas s'écrouler sur leur honte. Elle regarda Marcus, ce guerrier brisé par les spectres de la pierre, et elle sut que son frère ne survivrait pas à la nuit. Sa fièvre n'était pas une maladie, c'était une communion.

— Vibius, dit-elle d'un ton d'une autorité retrouvée, mais dont la vibration trahissait une terreur absolue. Prépare la chaux. Prépare le mortier. Si Marcus doit rejoindre les ancêtres, il le fera comme un Valerius. Il soutiendra le linteau de cette porte jusqu'à ce que le temps efface notre nom.

Le vieillard s'inclina, un sourire édenté étirant ses lèvres flasques. Il semblait soudain plus jeune, revigoré par la perspective du rite macabre. Dehors, le tonnerre gronda enfin, un bruit sourd et lointain qui fit vibrer les murs de la villa. Mais ce n'était pas la pluie qui s'annonçait ; c'était le craquement des os de la demeure qui s'ajustaient sous la pression de l'air immobile.

Lucrezia resta seule auprès de son frère, épongeant le sang qui coulait de ses doigts meurtris. Elle regarda les mouches qui, délaissant un instant les taches de vin, commençaient à tournoyer autour de la tête de Marcus, attirées par l'odeur de la fin. Elle ne chassa pas les insectes. Elle les observa boire la pourpre des draps, tandis que dans les murs, les morts commençaient leur chœur de murmures, un chant de bienvenue pour celui qui allait bientôt devenir une pierre de plus dans l'édifice de leur damnation.

# Chapitre 6

## La Sueur de la Chaux

Le soleil de Campanie n'était plus un astre, mais une enclume incandescente frappant sans relâche le toit de tuiles sombres de la Villa Valeria. L'air, saturé d'une humidité viciée, pesait sur les poitrines comme le bouclier d'un hoplite mort. Dans l'atrium, l'eau de l'impluvium n'offrait aucune fraîcheur ; elle stagnait, épaisse, recouverte d'une pellicule d'irisations huileuses où venaient s'abreuver des guêpes aux reflets de métal froid. C'était l'heure où la terre semble rendre gorge, où les parfums des jardins se muent en effluves de décomposition, et où le silence lui-même possède une texture de laine mouillée.

Lucrezia se tenait immobile sous le portique d'ombre, ses doigts de craie crispés sur le rebord d'un cratère de bronze. Elle sentait, à travers la fine soie pourpre de sa stola, la pierre des colonnes qui semblait palpiter. Les murs suaient. Une buée fétide s'échappait des jointures du stuc, une exhalaison de chaux vive et de saumure qui brûlait les narines. Ce n'était pas la sueur saine de l'effort humain, mais le suintement d'un corps malade, le palais des Valerii qui, sous l'étreinte de la canicule, commençait à liquéfier ses secrets.

À quelques pas d'elle, Marcus errait comme une bête en cage dans la pénombre de la galerie. Le colosse, dépouillé de sa cuirasse de campagne, n'était plus qu'un amas de muscles noueux et de cicatrices blanchies par le sel de sa propre peau. Il sentait le fer froid et le vin de lie, une odeur qui luttait vainement contre la pestilence montante des parois. Ses yeux, deux charbons ardents sertis dans une face de cuir brûlé, fouillaient les angles, les corniches, les moindres anfractuosités du décor.

— Tu l'entends, Lucrezia ? gronda-t-il, sa voix n'étant qu'un râle de gravier broyé.

Elle ne répondit pas. Elle observait une mouche charbonneuse se poser sur la joue de son frère, suivant le sillon d'une balafre qui lui barrait la tempe. Marcus ne la chassa pas. Il était trop occupé à renifler l'air, les narines dilatées, comme un loup traquant une charogne dans les broussailles du Danube.

— Cela pue le trépas, reprit-il en frappant du plat de la main contre une fresque représentant le triomphe de Bacchus. Ce n'est pas l'odeur du champ de bataille. Ce n'est pas le sang frais qui s'écoule sur le sable. C'est... autre chose. Une douceur qui me retourne le cœur. On dirait que les murs se gorgent de pus.

Il s'approcha d'une tenture de Tyr, une pièce de lin lourd, teinte deux fois dans le sang des murex, qui masquait l'accès aux appartements privés. La pourpre, autrefois éclatante, paraissait aujourd'hui noirâtre, alourdie par l'humidité ambiante. Marcus tendit une main tremblante. Ses doigts, dont les ongles étaient bordés de deuil, griffèrent l'étoffe.

— Là, murmura-t-il. Derrière. Ça gratte. Ça gémit sous le plâtre.

Soudain, dans un accès de fureur frénétique, il dégaina le court glaive qu'il portait toujours à la ceinture, même dans l'intimité de la demeure. L'acier jeta un éclair blafard dans la pénombre. D'un geste ample, brutal, il lacéra la tenture. Le lin craqua, un cri de tissu déchiré qui déchira le silence de la villa. Les lambeaux de pourpre tombèrent au sol comme des membres amputés, révélant la paroi de pierre nue, là où le plâtre s'écaillait en larges plaques blanches, semblables à des morceaux de peau lépreuse.

Marcus s'acharna. La pointe de son arme s'enfonça dans la maçonnerie, arrachant des éclats de calcaire, fouillant la pierre avec une rage de dément. De la poussière de chaux s'éleva en un nuage étouffant, se collant à sa peau moite, le transformant en une statue de sel maculée de sueur.

— Regarde ! hurla-t-il. Regarde comme ils pleurent !

Il désigna du doigt une fissure qui venait de s'ouvrir sous ses coups. Un liquide visqueux, d'un jaune rance, s'en écoulait lentement, traçant une rigole fétide sur le mur. Ce n'était que l'eau de condensation mêlée aux sels de la pierre et aux résidus de vieux mortier, mais dans l'esprit fiévreux du soldat, c'était l'ichor des suppliciés.

Lucrezia fit un pas en avant, sa silhouette frêle se découpant contre la lumière crue de l'atrium. Elle ne ressentait aucune peur, seulement une lassitude infinie, une certitude de plomb. Elle savait ce qui se trouvait derrière ces murs. Elle connaissait le prix de la solidité de leur demeure. Chaque pilier, chaque voûte, chaque linteau de la Villa Valeria reposait sur une fondation de chair oubliée. Son père n'avait pas seulement bâti un palais ; il avait érigé un monument à la cruauté, utilisant les corps de ses ennemis pour armer le béton des siècles.

— Cesse de frapper, Marcus, dit-elle d'une voix si basse qu'elle semblait venir du sol même. Tu ne trouveras rien que tu ne saches déjà. Le silence est la seule chose qui retienne encore ce toit au-dessus de nos têtes.

Il se tourna vers elle, le visage déformé par une grimace de terreur enfantine. Le glaive lui échappa des mains et tomba sur les dalles de marbre avec un tintement sinistre.

— Je les entends, Lucrezia. Ils ne sont pas morts. Ils respirent avec nous. Ils boivent notre air. À chaque fois que je ferme les yeux, je sens leurs doigts de pierre me palper le visage. Ils veulent que je les rejoigne. Ils veulent que je devienne une brique, une pierre, un grain de sable dans leur muraille de douleur.

Il s'effondra à genoux, ses mains se perdant dans les plis de sa tunique souillée. La chaleur sembla redoubler d'intensité, une chape de plomb liquide s'abattant sur la

pièce. Les mouches, de plus en plus nombreuses, formaient un nuage bourdonnant au-dessus de la rigole de chaux. Elles étaient attirées par l'odeur de la ruine, par cette promesse de festin que seul le déclin des grandes maisons peut offrir.

Lucrezia s'approcha de lui. Elle posa une main sur son épaule brûlante, sentant sous ses doigts le frémissement des muscles épuisés. Elle leva les yeux vers la fresque de Dionysos, désormais balafmée par le fer de Marcus. Le dieu du vin semblait sourire de sa propre mutilation, ses yeux de peinture fixés sur le vide. Une goutte de condensation perla sur le front du dieu, glissa le long de sa joue et tomba, lourde, sur le sol.

Le mur exsudait sa peine. La villa tout entière semblait se tordre dans un spasme de putréfaction lente. On entendait au loin, dans les profondeurs des fondations, le craquement sourd des ossements qui s'ajustaient, le murmure des morts qui s'installaient plus confortablement dans leur prison de mortier.

— Le temps de la pourpre est fini, Marcus, murmura-t-elle pour elle-même. Maintenant, c'est le temps de la chaux.

Elle regarda les mouches se poser sur les mains de son frère, leurs pattes fines explorant les pores de sa peau, cherchant la moindre trace de corruption. Elles ne se contentaient plus du vin renversé ou du sang des sacrifices. Elles attendaient le moment où la pierre céderait enfin, où la chair et le mortier ne feraient plus qu'un dans l'effondrement final.

Dehors, le ciel de Campanie vira au violet sombre, une couleur de bruise, annonçant un orage qui ne viendrait jamais. La chaleur resterait là, emprisonnée entre les murs, faisant bouillir les secrets jusqu'à ce que les parois éclatent. Lucrezia ferma les yeux, écoutant le chant des insectes et le pleur acide de la chaux, attendant que l'obscurité dévore les derniers vestiges de leur nom.

# Chapitre 7

## L'Étreinte du Basalte

L'air du triclinium n'était plus qu'une mélasse d'encens rance, de vin aigri et de sueur humaine, une atmosphère si épaisse qu'elle semblait se coller aux parois de marbre comme une moisissure invisible. Marcus se tenait là, massif, une excroissance de fer et de chair brute au milieu des délicatesses de la demeure. Sa cuirasse de cuir bouilli, nimbée d'une patine de poussière des routes et de sang séché, grinçait à chaque inspiration, un bruit de bête en cage. Il exhalait une odeur de campement, de fange et de métal froid qui insultait les effluves de nard dont Lucrezia s'était ointe au crépuscule.

Elle ne bougea pas lorsqu'il s'approcha. Elle restait assise sur le kliné de cèdre, sa stola d'un rouge de lie de vin drapée autour de son corps grêle comme le linceul d'une idole oubliée. Ses doigts, blanchis par la poussière de chaux qu'elle ne parvenait plus à laver, jouaient avec les franges d'une nappe de lin. Elle fixait la fresque de la paroi opposée, où des bacchantes aux yeux révulsés semblaient danser sur un gouffre.

— Tu pues la peur, Lucrezia, gronda-t-il. Sa voix était un roulement de pierres dans un torrent asséché.

Il posa une main lourde, calleuse, sur l'épaule de la jeune femme. La force de l'étreinte fit gémir le tissu précieux. Marcus se pencha, son visage couturé de cicatrices blanches s'approchant du sien. Elle sentit son souffle chaud, chargé de l'acidité du vin de basse qualité qu'il avait bu à même l'amphore dans l'atrium. Il voulait l'affirmer, la posséder comme on revendique une province conquise, pour oublier que ses propres légions l'avaient vu chanceler sous le soleil de l'Est, pour occulter les spectres qui hurlaient dans son crâne depuis son retour.

— Ce palais est un tombeau, reprit-il en serrant davantage, ses doigts s'enfonçant dans la chair pâle. Tu te laisses dévorer par le silence. Je suis revenu pour réveiller ce sang qui stagne. Je suis le maître ici, par le fer et par le nom.

Lucrezia tourna lentement la tête. Ses yeux d'obsidienne, profonds et dépourvus de toute lueur de terreur, rencontrèrent le regard fiévreux du soldat. Un léger sourire, à peine une ombre sur ses lèvres décolorées, étira ses traits.

— Le maître ? murmura-t-elle, et sa voix avait la douceur tranchante d'un éclat de verre. Tu n'es qu'un mendiant de gloire, Marcus. Tu cherches à violer une demeure qui t'a déjà renié. Regarde tes mains. Elles tremblent. Ce n'est pas le poids de ton glaive qui les agite, c'est le vide. Tu ne peux rien commander ici. Ni aux esclaves qui glissent comme des larves dans les couloirs, ni à moi, et encore moins aux pierres.

Il rugit, un son animal, et la saisit par la gorge, la soulevant à demi du lit de repos. Sa force était immense, mais elle semblait s'exercer contre un spectre. Lucrezia ne lutta pas. Elle laissa sa tête basculer en arrière, offrant son cou à la violence du colosse.

— Je pourrais t'écraser, Lucrezia. Je pourrais te briser les vertèbres et jeter ton corps aux chiens de la Via Appia.

— Fais-le, répondit-elle dans un souffle étranglé, mais avec une autorité glaciale. Fais-le et rejoins-les. Tu sens ce qui s'agite sous tes pieds ? Tu entends le mortier qui soupire ? Tu n'as aucune puissance, frère. Tu n'es qu'un eunuque couronné de lauriers fanés. Tu ne peux plus engendrer que de la cendre. Ton épée est vaine contre ce qui rampe derrière les enduits.

Marcus la projeta contre le dossier du kliné. Il était livide, la mâchoire contractée au point que les muscles de son cou saillaient comme des cordages. Il leva le poing, prêt à frapper, à réduire au silence cette bouche qui crachait la vérité sur sa déchéance, sur

cette impuissance qui le rongait depuis que les fièvres des marais l'avaient vidé de sa substance.

C'est à cet instant que la Villa Valeria répondit.

Un son monta des profondeurs de la terre, un râle sourd, guttural, qui fit vibrer les dalles de basalte du sol. Ce n'était pas le tonnerre, car le ciel extérieur demeurait d'un violet immobile et étouffant. C'était le cri d'une structure qui renonçait.

Au-dessus d'eux, le plafond du triclinium, orné d'une mosaïque complexe représentant le triomphe de Neptune, se lézarda. Une fissure noire, semblable à un éclair pétrifié, courut d'un angle à l'autre de la pièce. Le plâtre, saturé par l'humidité des siècles et la chaleur de cet été maudit, commença à s'écailler en larges lambeaux blanchâtres, tombant comme une neige sale sur la table de banquet.

Marcus recula, portant la main à la garde de son parazonium, cherchant un ennemi de chair là où seule la matière s'effondrait.

— Par les dieux... souffla-t-il.

Un pan entier du plafond se détacha avec un fracas de cataracte. La poussière de chaux s'éleva en un nuage suffocant, obscurcissant la lueur des lampes à huile. Dans le silence qui suivit, entre deux quintes de toux, un bruit de grêle se fit entendre. Des objets tombaient du vide béant laissé par la chute du mortier.

Lucrezia se leva, imperturbable, telle une Parque au milieu des ruines. Elle désigna du doigt le sol jonché de débris.

Parmi les fragments de mosaïque et les lattes de bois pourri, des formes jaunies émergeaient de la poussière. Des vertèbres, de longs fémurs polis par le temps, et un crâne, dont la mâchoire inférieure manquait, roulèrent jusqu'aux bottes de cuir de

Marcus. Les ossements étaient incrustés de mortier gris, comme s'ils avaient fait partie intégrante de la maçonnerie, servant de colonnes invisibles à la demeure des Valerii.

— Voilà ton héritage, Marcus, dit Lucrezia, sa voix s'élevant au-dessus du crépitement de la poussière qui retombait. Voilà les fondations de ta fierté. Notre père n'a pas seulement bâti sur la terre, il a bâti sur la viande. Ces hommes et ces femmes que tu vois là, ils soutenaient ce plafond pour que nous puissions boire notre vin en paix. Ils nous observaient de leur prison de chaux.

Marcus regarda le crâne à ses pieds. La terreur, une terreur pure, archaïque, qu'aucun champ de bataille n'avait jamais réussi à lui insuffler, s'empara de lui. Il vit, dans l'ombre du plafond ouvert, d'autres cages thoraciques encore prises dans le mortier, des mains osseuses qui semblaient vouloir agripper le vide. La villa n'était pas une maison, c'était un ossuaire vertical, une cathédrale de cadavres pétrifiés.

— Ils sortent, Marcus, continua Lucrezia en s'approchant de lui. La pierre ne peut plus les contenir. La pourpre se déchire et les mouches arrivent. Tu voulais régner ? Règne sur les morts. Ils sont les seuls sujets qui te restent.

Elle ramassa un petit os, une phalange peut-être, et la fit rouler entre ses doigts blancs. Elle ne ressentait aucun dégoût, seulement une satisfaction amère, une communion avec la décomposition.

Marcus chancela. Lui, le briseur de cités, le massacreur de barbares, recula devant ces restes anonymes. Son visage n'était plus qu'un masque de sueur et de poussière. Il bouscula un trépied de bronze qui tomba avec un tintement sinistre et s'enfuit du triclinium, ses pas résonnant lourdement dans l'atrium, fuyant l'étreinte du basalte et le regard de sa sœur.

Lucrezia resta seule sous la plaie ouverte du plafond. Une mouche, grasse et d'un

bleu métallique, vint se poser sur le crâne gisant au sol. Elle observa l'insecte explorer l'orbite vide. Le silence revint, plus lourd qu'avant, seulement troublé par le pleur acide de la chaux qui continuait de s'effriter, grain après grain, sur le sol de marbre.

Elle s'assit de nouveau, lissant sa stola souillée. Elle attendrait. Elle attendrait que le reste de la villa s'écroule, que chaque secret emmuré soit rendu à la lumière crue de l'été, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du nom des Valerii qu'un tas de décombres et de poussière d'os sous le ciel indifférent de Campanie.

# Chapitre 8

## Le Pacte de l'Aveugle

L'air, épais d'une moiteur de marécage, ne circulait plus sous les portiques de la Villa Valeria. La chaleur de cet été campanien s'était muée en une entité solide, une bête invisible tapie dans les replis des tentures de lin décolorées. Lucrezia sentait la sueur perler le long de son échine, traçant des sillons froids sur sa peau poudrée de céruse. Elle ne bougeait pas. Ses doigts, dont les ongles étaient encore grisés par la poussière de chaux des soubassements, serraient le rebord d'un cratère de bronze où le vin, tourné au vinaigre, attirait des nuées de moucherons ivres.

Dans l'ombre portée d'une colonne ionique dont le fût se lézardait comme une vieille carcasse, Vibius l'attendait. On l'appelait l'Aveugle, non qu'il fût privé de prunelles, mais parce que ses yeux, voilés par une cataracte laiteuse, semblaient contempler un monde situé bien au-delà des apparences de la chair. Il portait une toge de laine rêche, grise comme la cendre des sacrifices oubliés, et son souffle court s'accordait au bourdonnement lancinant des insectes.

« Elle a faim, Lucrezia, » murmura le vieillard. Sa voix n'était qu'un froissement de parchemin sec. « La demeure ne se contente plus du silence. Le basalte réclame son dû. Les fondations gémissent parce qu'elles portent des morts qui n'ont pas été apaisés par le libations, mais par la contrainte du mortier. »

Lucrezia tourna lentement la tête. Le fard blanc qui couvrait son visage craquela sous l'effort de son expression. « Mon père a payé le prix de cette demeure avec le sang de ses pairs. Chaque pierre de ce péristyle repose sur une bouche cousue. Que veut-elle de plus ? »

Vibius avança d'un pas, sa canne de bois d'ébène heurtant le pavé de mosaïque avec un bruit mat, dépourvu de résonance. « Le sang des esclaves et des rivaux est une eau saumâtre qui ne désaltère pas les dieux de la terre. La Villa Valeria est un corps qui se dévore lui-même. Pour que les murs cessent de transpirer l'odeur de la pourriture, pour que les fissures cessent de s'ouvrir comme des plaies béantes, il faut une offrande de pourpre pure. Un sang qui porte en lui la mémoire de la souche. »

Il fit un geste vague vers les appartements du fond, là d'où parvenaient des bruits sourds, rythmiques, terrifiants.

« Marcus est le dernier des lions de ta race, » reprit l'Aveugle. « Mais son esprit est déjà une ruine. Il ramène de la frontière des spectres que le vin ne saurait noyer. Il est la proie et le prédateur. Si tu ne l'offres pas à la villa, c'est elle qui vous engloutira tous les deux dans un même linceul de poussière. »

Lucrezia ferma les yeux. Elle revoyait son frère, tel qu'il était apparu à l'aurore : un colosse brisé, la cuirasse maculée d'une boue noirâtre qui ne semblait jamais sécher. Il n'avait pas parlé. Il s'était emparé d'une truelle de maçon et d'un sac de pouzzolane, ses yeux injectés de sang fuyant la lumière du jour.

Soudain, un fracas de pierres retentit dans l'atrium, suivi du crissement strident du métal sur le travertin. Lucrezia se leva, sa stola de soie sombre bruissant contre ses chevilles. Elle traversa le couloir dont les fresques représentant des nymphes semblaient pleurer des larmes de salpêtre.

Arrivée au seuil de l'entrée principale, elle s'arrêta, pétrifiée.

Marcus était là, torse nu, sa peau tannée par le soleil des marches de l'Empire luisante de graisse et de sueur. Il ne ressemblait plus à un légat de Rome, mais à un démiurge dément. À ses pieds, des blocs de tuf s'entassaient dans un désordre monumental. Il maniait le mortier avec une frénésie barbare, étalant la pâte grise sur le seuil de la

villa. Il avait déjà condamné la moitié de la grande porte de chêne cloutée de bronze.

« Marcus, qu'élèves-tu là ? » sa voix trembla, perdue dans l'immensité vide de la demeure.

Le guerrier ne se retourna pas. Le muscle de son épaule, barré d'une cicatrice de flèche parthe, roula sous l'effort. « Ils arrivent, Lucrezia, » gronda-t-il d'une voix d'outre-tombe, sourde et chargée de gravats. « Les ombres de la forêt hercynienne... ils ont rampé sous ma tente, ils ont bu dans mon calice. Ils veulent reprendre ce que nous avons bâti. Je ne leur laisserai rien. Ni la lumière, ni l'air, ni le souvenir. »

Il souleva un bloc massif de calcaire et le posa avec une précision chirurgicale sur le rang précédent. Le claquement de la pierre contre la pierre résonna comme un coup de hache dans une forêt pétrifiée.

« Tu nous enterres vivants, » souffla-t-elle, s'approchant de lui. L'odeur de son frère était insoutenable : un mélange de fer froid, d'excréments et de vin rance.

Il s'arrêta enfin et tourna vers elle un visage qui n'avait plus rien d'humain. La barbe était emmêlée de gravillons, les joues creusées par une faim que nulle nourriture terrestre ne pouvait combler. « La villa est un sanctuaire, ma sœur. Un tombeau est le seul endroit où l'on ne craint plus la mort. Regarde les murs... ils nous aiment. Ils se rapprochent. »

Lucrezia recula. Elle sentit la présence de Vibius derrière elle, bien que l'Aveugle ne fît aucun bruit. Elle devinait son sourire sans dents dans l'obscurité grandissante. Les mouches, par milliers, commençaient à s'agglutiner sur le mortier frais, leurs ailes vibrantes créant un bourdonnement de basse continue qui faisait vibrer les os de son crâne.

« Entends-tu le pacte ? » chuchota la voix de l'Aveugle à son oreille. « Il mure les

sorties, Lucrezia. Il prépare l'autel. Il ne manque plus que le couteau et la volonté. Le sang royal doit couler là où la pierre est la plus assoiffée. »

Marcus reprit sa besogne, frappant le flanc d'une pierre avec le plat de sa lame pour la caler. Chaque coup semblait éteindre un peu plus la clarté du ciel de Campanie qui filtrait encore par l'ouverture. Le vestibule s'enfonçait dans une pénombre sépulcrale. Lucrezia regarda ses propres mains. Elles étaient blanches, spectrales, les mains d'une vestale d'un culte sans nom.

Elle comprit alors que la villa n'était pas seulement faite de pierres et de cadavres anciens. Elle était une gueule. Et son frère, dans sa folie, en était les dents, refermant lentement la mâchoire sur leur propre lignée.

« Vibius, » dit-elle, sa voix retrouvant une autorité glaciale, une dignité de marbre funéraire. « Où est le stylet de bronze de mon père ? Celui qui servait à sceller les testaments ? »

« Sous la statue de Janus, dans le lararium, » répondit le vieillard. « Là où le passé et l'avenir se rejoignent dans le cuivre. »

Lucrezia se détourna de la lumière déclinante du jour que Marcus s'acharnait à occulter. Elle s'enfonça vers les entrailles de la demeure, là où l'odeur de la chaux était la plus forte, là où le silence n'était plus une absence de bruit, mais une présence qui attendait, affamée. Dehors, le soleil de plomb continuait de brûler les vignes, mais à l'intérieur de la Villa Valeria, l'hiver éternel de la pierre commençait à s'installer.

Le bruit de la truelle de Marcus continuait de scander sa marche. \*Schlak. Schlak.\* Le rythme d'un cœur de basalte qui recommençait à battre. Elle atteignit le lararium. La statuette de Janus l'observait de ses deux visages d'airain. Elle plongea la main dans la poussière accumulée derrière le socle et ses doigts rencontrèrent le froid salvateur du bronze.

Elle ne pleurait pas. Les larmes étaient pour les vivants, et elle sentait déjà le froid des murs s'emparer de son sang. Elle revint vers l'atrium. Le mur de Marcus atteignait désormais la hauteur d'un homme. Il ne restait qu'une étroite fente par laquelle on apercevait encore un lambeau de ciel d'un bleu cruel, presque noir.

Marcus était agenouillé, étalant le liant avec ses doigts nus, ses ongles arrachés saignant sur la pierre grise. Il pleurait sans bruit, de grandes larmes sales qui traçaient des sillons de boue sur son torse puissant.

« C'est presque fini, Lucrezia, » hoqueta-t-il. « On sera en sécurité. Personne ne pourra plus entrer. »

« Personne ne pourra plus sortir, Marcus, » répondit-elle doucement en se penchant sur lui.

Elle posa sa main gauche sur la nuque de son frère, sentant la chaleur bestiale qui s'en dégageait encore. De l'autre main, elle leva le stylet de bronze. Les mouches s'envolèrent en un nuage compact, obscurcissant le dernier rayon de soleil. Dans le silence soudain de la villa, on n'entendit que le soupir de la pierre qui accueillait enfin sa libation.

# Chapitre 9

## La Danse des Larves

Le bourdonnement ne naquit pas du silence, il l'irradia, telle une vibration sourde émanant des entrailles mêmes du travertin. Ce n'était d'abord qu'un frissonnement de l'air, une distorsion de la chaleur moite qui pesait sur l'atrium, puis la nuée surgit des bouches d'ombre de la villa. Les mouches charbonnières, lourdes d'un sang corrompu, s'abattirent sur la demeure des Valerii comme une pluie de suie grasse. Elles ne volaient pas ; elles s'écoulaient, cascasant le long des colonnes de marbre cipollin, recouvrant les fresques de leurs corps d'ébène dont les reflets métalliques insultaient la lumière déclinante du jour.

Lucrezia demeura immobile au centre de la cour. Une mouche se posa sur sa lèvre inférieure, cherchant l'humidité de sa bouche. Elle ne cilla pas. Sa palla de soie sombre, d'un rouge si profond qu'il touchait au noir des chairs mortes, semblait absorber l'essaim. L'air était devenu une substance solide, une mélasse de battements d'ailes et de bourdonnements frénétiques qui étouffait les cris lointains des esclaves fuyant vers les jardins. L'odeur était insoutenable : un mélange de musc fauve, de pourriture douceâtre et de cette effluve métallique propre aux charniers que le soleil de Campanie cuit jusqu'à l'os.

Face à elle, Marcus ne luttait pas. Il était à genoux devant son mur inachevé, les mains encore souillées de mortier frais et de son propre sang. Les insectes le recouvraient presque entièrement, formant sur son dos une cuirasse vivante et frémissante. Ils s'agglutinaient sur ses cicatrices, s'abreuvant aux rigoles de sueur qui sillonnaient son torse puissant. Il ouvrit la bouche pour respirer, et une douzaine de mouches s'y engouffrèrent. Il ne les recracha pas. Il les avala dans un hoquet de démente, ses yeux révulsés ne fixant plus que le lambeau de ciel qui s'obscurcissait

derrière la fente de la maçonnerie.

Lucrezia comprit alors, avec la clarté glaciale d'un oracle, que son frère n'était plus l'héritier de leur lignée, mais son fossoyeur ultime. Il était la larve maîtresse, le noyau de cette décomposition qui rongait la Villa Valeria depuis des générations. Chaque coup de glaive qu'il avait porté aux frontières du monde n'avait fait qu'ouvrir des plaies par lesquelles l'obscurité s'était engouffrée pour revenir ici, dans le sanctuaire de leurs ancêtres. Il était le pôle d'attraction de cette vermine ; elle reconnaissait en lui son roi, sa charogne souveraine.

« Regarde-les, Marcus, » murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle perçant le vrombissement de l'essaim. « Elles célèbrent ton retour. Elles savent que tu as ramené la terre des tombes sous tes ongles. »

Marcus tourna la tête vers elle. Ses traits, autrefois d'une noblesse impériale, n'étaient plus qu'un masque de désespoir et de fange. Le mortier séchait sur ses joues, se craquelant comme une seconde peau de lépreux. Il tendit une main tremblante vers sa sœur, une main dont chaque pore semblait recracher la poussière des cités qu'il avait brûlées.

« Le silence, Lucrezia... » parvint-il à articuler entre deux spasmes. « Je voulais seulement murer le silence. Pour qu'on n'entende plus les murs crier. »

« Les murs ne crient que parce qu'ils ont faim, mon frère. Ils ont été bâtis sur des promesses rompues et des corps sans sépulture. Ils réclament leur dû. »

Elle fit un pas vers lui, ses cothurnes écrasant des centaines d'insectes sur le pavement de mosaïque. Le craquement des carapaces sonna comme un écho aux fissures qui lézardaient le plafond de l'atrium. Elle posa sa main sur l'épaule de Marcus. La chaleur qui s'en dégageait était celle d'un four à chaux. La fièvre le dévorait de l'intérieur, liquéfiant ses organes pour nourrir la nuée qui l'entourait.

« Viens, » dit-elle d'une voix qui n'admettait aucune réplique, une voix de vestale conduisant la victime au sacrifice. « Il existe un lieu où le bourdonnement s'arrête. Sous les fondations, là où le père a scellé le premier secret. Là, la pierre est épaisse. Là, le monde ne peut plus nous atteindre. »

Il se laissa lever, tel un colosse de paille. Sa force n'était plus qu'une illusion, une carcasse de bronze habitée par le vide. Lucrezia le guida à travers les péristyles déserts, où les tentures de lin flottaient comme des suaires sous le poids des mouches. Ils descendirent l'escalier dérobé, celui qui menait aux hypogées, là où l'air était chargé d'une humidité séculaire et de l'odeur du salpêtre.

À mesure qu'ils s'enfonçaient dans les entrailles de la villa, le vrombissement de l'atrium s'atténuait, remplacé par le goutte-à-goutte monotone d'une citerne fêlée. Les parois ici n'étaient pas de marbre, mais de moellons grossiers, suintant une humeur noirâtre. Lucrezia tenait une lampe à huile dont la flamme vacillante projetait sur les murs des ombres déformées, des spectres de géants dansant dans la poussière.

Ils arrivèrent dans la salle des fondations, une crypte basse dont les piliers massifs semblaient ployer sous le poids de la demeure tout entière. Au centre du sol de terre battue, une dalle de basalte était descellée, révélant un puits d'obscurité totale. C'était là que le patriarche Valerius avait enfoui les témoins de son ascension : les rivaux étranglés, les amants gênants, les esclaves trop clairvoyants. Leurs os servaient de liant à la demeure.

« C'est ici, Marcus. Le cœur de la maison. Entre dans la niche, là-bas, derrière le pilier de Saturne. C'est l'endroit le plus solide. Rien ne pourra s'effondrer sur toi. »

Marcus, les yeux vides, obéit. Il se traîna dans l'étroit renfoncement de maçonnerie, une alcôve de pierre brute qu'elle avait préparée à l'avance, dégagant les débris de chaux et les vieux ossements qui l'encombraient. Il s'y accroupit, sa stature de

guerrier réduite à celle d'un enfant cherchant le ventre maternel.

« Lucrezia... » murmura-t-il, alors qu'elle commençait à ramasser les blocs de travertin empilés à proximité. « Pourquoi fait-il si froid ? »

« C'est le froid de la paix, mon frère. Le froid de la pourpre qui cesse de saigner. »

Elle maniait la truelle avec une précision chirurgicale, étalant le mortier grisâtre qu'elle avait elle-même préparé, mêlant la chaux à du vin aigre et à la poussière des ancêtres. Le premier rang de pierres s'éleva, scellant les jambes de Marcus. Il ne bougea pas. Il regardait ses mains, ses mains de boucher, comme s'il les découvrait pour la première fois.

Le deuxième rang monta à la hauteur de sa poitrine. Les mouches qui l'avaient suivi dans la descente commençaient à s'agiter, prisonnières de l'espace confiné. Elles se collaient au mortier frais, s'y trouvant prises comme dans de l'ambre fétide.

« Tu seras le dernier pilier, Marcus, » dit Lucrezia en posant un bloc particulièrement lourd. « Le plus fort de tous. Tu porteras le péché des Valerii sur tes épaules de fer, et ainsi, la villa ne tombera pas. Pas tout de suite. »

Le mur atteignit son menton. Marcus leva les yeux vers elle. Pour un bref instant, la lueur de la folie s'effaça, remplacée par une reconnaissance d'une tristesse absolue. Il comprit que sa sœur ne le sauvait pas de la ruine, elle l'y incorporait. Elle faisait de lui une partie de la maçonnerie, un secret de plus emmuré dans le silence de la terre.

« Les mouches... » hoqueta-t-il une dernière fois, alors qu'une larve s'échappait d'une plaie à son cou.

« Elles se tairont, Marcus. Elles boiront jusqu'à la dernière goutte de ton sang, puis elles s'endormiront dans la pierre. »

Elle posa l'ultime pierre de tête. Le dernier interstice de lumière se referma sur le visage de son frère. Elle lissa le joint de mortier avec le plat de son stylet de bronze, s'assurant qu'aucune fente ne subsistait. Le silence revint, un silence si lourd qu'il semblait vouloir broyer ses tympanes.

Lucrezia se redressa, essuyant ses mains souillées sur sa palla rouge. Elle ramassa sa lampe. Dans la crypte, il ne restait plus que l'odeur de la chaux vive et le souvenir d'un bourdonnement. Elle remonta l'escalier d'un pas lent, mesuré, laissant derrière elle le dernier des Valerii devenir le fondement de sa propre chute. Lorsqu'elle regagna l'atrium, le ciel était devenu d'un noir d'encre. Les mouches étaient parties, ou peut-être s'étaient-elles simplement fondues dans l'ombre des colonnes.

Elle s'approcha de l'impluvium. L'eau y était noire, stagnante. Elle y plongea ses mains pour les laver, et vit son reflet : une figure de marbre blanc, les yeux de basalte, une reine régnant sur un palais de cadavres. Elle sourit imperceptiblement. La villa était sauve. Le silence était rétabli. Mais dans le lointain, derrière les murs, on entendait encore, très faible, le grattage d'un ongle contre la pierre.

# Chapitre 10

## L'Ouverture des Plâtres

La canicule de Sirius pesait sur la Campanie comme un linceul de plomb chauffé à blanc, immobilisant jusqu'au moindre souffle d'air dans les replis des tentures de lin. À l'intérieur de la Villa Valeria, l'atmosphère était saturée d'une moiteur fétide, un mélange écœurant d'encens de nard, de vin tourné et de cette exhalaison souterraine, organique, qui semblait sourdre des fondations mêmes. Lucrezia, immobile dans la pénombre de la Galerie des Ancêtres, sentait la sueur perler le long de son échine, glaçant la soie pourpre de sa stola. Ses doigts, dont la pulpe était encore grise de la poussière de chaux des jours précédents, griffaient machinalement les broderies d'or de sa ceinture. Elle fixait la fresque de Dionysos, là où le pigment bleu d'Égypte commençait à se boursoufler de manière obscène, comme une pustule prête à crever sous la poussée des gaz souterrains.

Un craquement sec, semblable à celui d'un os que l'on brise, déchira le silence sépulcral. Ce n'était pas le bruit d'un pas, mais celui de la demeure qui rendait l'âme. Sous l'effet de la chaleur dilatant les chairs en décomposition derrière la maçonnerie, le plâtre frais de la cloison se fendilla. Une ligne sombre, sinueuse comme une vipère, courut du stylobate jusqu'au plafond peint. Une odeur de charogne, ancienne et pourtant liquéfiée par l'été, s'échappa de la lézarde, si puissante qu'elle sembla ternir l'éclat des lampes à huile.

C'est alors que Marcus entra.

Il ne marchait pas ; il titubait, porté par une fureur qui n'avait plus rien d'humain. Sa cuirasse de cuir bouilli, dont les lanières étaient rongées par le sel des campagnes illyriennes, grinçait à chaque mouvement. Son visage n'était qu'un masque de terre

cuite ensanglantée, ses yeux injectés de bile fixant le vide avec une intensité démente. Il tenait son glaive nu, la lame ébréchée traînant sur les mosaïques avec un crissement insupportable. Le parfum de la guerre — le fer froid, la sueur rance et la fiente — se heurta à la puanteur de la villa.

— Le mur, Lucrezia... grogna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle de gorge encombrée de glaires. Le mur chante. Il murmure des noms que j'ai oubliés dans le sang des barbares.

Il s'arrêta devant la fresque fissurée. Un essaim de mouches bleues, jusqu'alors assoupies dans les ombres du plafond, s'abattit soudain sur la lézarde, une masse vrombissante et avide qui semblait vouloir s'engouffrer dans l'étroite ouverture. Marcus leva sa main calleuse, ses doigts tremblants effleurant la paroi. Sous la pression de son gant de fer, un pan entier de l'enduit s'effondra dans un nuage de poussière étouffant.

Le corps de l'esclave, emmuré dans la précipitation, bascula en avant. La rigidité cadavérique avait déjà cédé la place à une mollesse hideuse. La dépouille, drapée dans des haillons souillés de chaux vive, s'affala aux pieds de Marcus dans un bruit de sac mouillé. La peau, autrefois d'un brun d'olive, était devenue une topographie de marbrures violacées et de poches de putréfaction. Dans le creux de son cou, là où les doigts de Lucrezia avaient pressé la vie, une plaie béante libérait un flot de sanie noirâtre qui s'étala sur les tesselles de marbre blanc, souillant la représentation d'une couronne laurée.

Marcus poussa un hurlement qui fit vibrer les bronzes de l'atrium. Ce n'était pas l'horreur de la mort qui le brisait — il avait vu des cités entières passer au fil de l'épée — mais la reconnaissance. Dans les traits déformés de la morte, dans ce visage qui n'était plus qu'une insulte à la forme humaine, il vit le miroir de la déchéance de leur lignée. Il tourna son regard vers sa sœur. Lucrezia ne recula pas. Elle restait droite, une idole de craie dans sa robe de sang, les yeux d'obsidienne brillant d'une lueur

froide, presque méprisante.

— C'est ainsi que nous tenons, Marcus, dit-elle d'une voix monocorde, dénuée de tout remords. Le palais a besoin de mortier. Nos ancêtres ont bâti sur les os, j'ai bâti sur le silence.

— Tu as mis la pourpre sur de la fange ! éructa-t-il en levant son arme. Le sang des Valerii ne coule plus, il croupit !

Il s'élança, la pointe de son glaive cherchant le cœur de celle qui avait transformé leur foyer en un sépulcre à ciel ouvert. Lucrezia esquiva le premier assaut avec une grâce de prédatrice, ses sandales de cuir fin glissant sans bruit sur le sol jonché de débris de plâtre. Elle s'engouffra dans le corridor menant au péristyle, la traîne de sa palla flottant derrière elle comme une nappe de vin répandu.

La poursuite s'engagea dans le labyrinthe de la villa. Marcus, alourdi par son armure et sa folie, heurtait les colonnes, renversant les bustes de marbre de leurs aïeux qui se fracassaient sur le sol dans un vacarme de fin du monde. Chaque pas qu'il faisait semblait ébranler la structure même de la demeure. Les murs, travaillés par l'humidité et les cadavres secrets qu'ils recelaient, commençaient à se fendre de toutes parts. Des morceaux de corniches tombaient du plafond, des nuages de poussière millénaire aveuglant le guerrier.

Lucrezia courait, son souffle court mais régulier. Elle connaissait chaque recoin de cette prison dorée, chaque ombre où se tapir. Elle passa devant le laraire, où les statuettes des dieux lares semblaient détourner leurs visages de terre cuite pour ne pas voir le sacrilège. Elle entendait derrière elle le martèlement des caligae de Marcus, le bruit du métal frappant la pierre, et les imprécations qu'il hurlait, un mélange de dialectes militaires et de supplications aux dieux infernaux.

Elle déboucha dans le péristyle. Le jardin intérieur n'était plus qu'un chaos de ronces

desséchées et de fontaines taries où stagnaient des eaux noires. Le ciel, au-dessus de l'ouverture du toit, était d'un rouge cuivré, annonçant un orage qui ne viendrait jamais soulager la terre. Elle s'arrêta un instant près d'une colonne de porphyre, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau captif.

Marcus surgit de l'ombre des portiques, sa silhouette découpée par la lueur crépusculaire. Il était couvert de poussière blanche, ressemblant lui-même à un spectre échappé des parois de la galerie. Son glaive était levé, prêt à s'abattre.

— La villa s'écroule, Lucrezia ! cria-t-il dans un rire dément. Entends-tu les morts qui poussent sous les dalles ? Ils veulent sortir ! Ils veulent leur part de soleil !

Un grondement sourd monta des entrailles du sol. Une fissure géante s'ouvrit à travers le jardin, avalant les arbustes morts et brisant le bassin de marbre. La terre elle-même semblait rejeter le poids de la Villa Valeria. Un pan du toit s'effondra dans un fracas de tuiles brisées, laissant entrer une colonne de lumière crue et poussiéreuse.

Lucrezia vit alors les mouches. Elles n'étaient plus des centaines, mais des milliers, un nuage noir et compact qui s'élevait des profondeurs de la faille, attirées par l'odeur de la pourriture fraîche et ancienne. Elles tourbillonnaient autour de Marcus, se posant sur ses plaies, s'engouffrant dans sa bouche ouverte. Il tailladait l'air avec son épée, luttant contre un ennemi invisible et légionnaire.

Elle profita de son aveuglement pour s'enfoncer vers les appartements privés, là où le sol semblait encore tenir. Mais derrière elle, le bruit de la destruction s'intensifiait. Ce n'était plus seulement le plâtre qui éclatait, mais les fondations mêmes qui cédaient, révélant dans les interstices de la pierre les restes jaunis de ceux qui, pendant des décennies, avaient servi de piliers invisibles à la grandeur des Valerii.

Elle atteignit le seuil de sa chambre, mais s'arrêta net. Le mur du fond, celui qui faisait face à son lit de cèdre, s'était ouvert comme une plaie béante. Derrière le

mortier effrité, elle vit la cage thoracique d'un homme, encore enserrée dans les restes d'une tunique de lin fin, ses phalanges de nacre agrippées à une brique comme s'il avait tenté, dans son dernier souffle, de repousser l'éternité.

Marcus était là, juste derrière elle. Il ne frappait plus. Il regardait, hébété, le spectacle de leur héritage mis à nu. Les mouches, par milliers, commençaient à se poser sur eux, couvrant la pourpre de Lucrezia et l'acier de Marcus d'un manteau de soie noire et vibrante. Le silence revint, un silence plus terrible que les cris, seulement troublé par le bourdonnement incessant de la vermine qui célébrait son triomphe sur la pierre.

# Chapitre 11

## Le Sacrifice de la Pourpre

L'air, dans les boyaux de la Villa Valeria, n'était plus qu'une vapeur de soufre et de poussière de marbre, une haleine de sépulcre que le plein été campanien rendait presque solide. Lucrezia descendait les marches de travertin, sa stola de pourpre traînant dans la suie des lampes à huile. Derrière elle, le pas pesant de Marcus résonnait contre les parois de tuf, un bruit de ferraille et de cuir bouilli qui semblait ébranler les fondations mêmes de la demeure. Il ne marchait plus comme un triomphateur, mais comme un animal blessé cherchant l'ombre pour y crever, ses yeux fiévreux fixés sur la nuque de sa sœur, là où quelques boucles de cheveux sombres échappaient à ses fibules d'or.

Vibius les attendait au bas de l'escalier, dans la pénombre de la chambre forte. L'esclave n'était qu'une silhouette de basalte, ses muscles noueux luisant sous une fine couche de sueur et de poussière de chaux. Il tenait une truelle de bronze et un seau de mortier frais dont l'odeur âcre, presque médicinale, luttait contre la puanteur de la charogne qui sourdait des interstices de la maçonnerie.

— Regarde, Marcus, murmura Lucrezia d'une voix qui avait la froideur du métal qu'on aiguise. Regarde le trésor de notre père.

Elle désigna du doigt la brèche dans le mur du fond, là où le plâtre s'était effondré. Dans la lueur vacillante de la mèche de lin, les os d'un homme apparurent, enchâssés dans la structure même du palais, une cage thoracique dont les côtes semblaient servir de cintres à la voûte. Marcus s'approcha, chancelant. Sa cuirasse de cuir, marquée par les sables de l'Orient, grinça lorsqu'il se pencha. Il tendit une main tremblante, ses doigts calleux effleurant le crâne jauni qui émergeait de la pierre.

— Ils sont... partout, croassa-t-il, sa voix brisée par les fièvres de la frontière. La maison respire par leurs bouches mortes.

C'était le moment. Lucrezia croisa le regard de Vibius. Un silence de plomb s'abattit sur la pièce, seulement troublé par le bourdonnement obsessionnel des mouches qui tourbillonnaient autour du front de Marcus, attirées par le pus de ses blessures mal fermées. D'un mouvement brusque, l'esclave se jeta en avant. Ce ne fut pas un combat glorieux, mais une besogne de boucher. Vibius asséna un coup de masse de bois derrière le genou du colosse. Le craquement de l'articulation fut net, sec comme une branche morte. Marcus s'effondra avec un cri étouffé, sa plaque de poitrine heurtant le sol de terre battue dans un fracas de bronze.

Avant qu'il ne puisse se ressaisir, avant que sa main ne trouve la poignée de son glaive, Vibius était sur lui, l'enserrant de ses bras puissants, le traînant vers l'alcôve profonde que le père de Lucrezia avait fait creuser des années auparavant, une niche de la taille d'un homme, dissimulée derrière les rayonnages de parchemins moisiss.

— Lucrezia ! hurla Marcus, sa voix rebondissant contre les voûtes basses. Ma sœur ! Par les Lares, ne laisse pas ce chien me toucher !

Elle ne répondit pas. Elle s'approcha lentement, ramassant la truelle que Vibius avait posée. Elle observa son frère, ce géant qui avait fait trembler les Parthes, désormais réduit à une masse de chair tremblante, ligoté par des cordes de chanvre brut que l'esclave serrait avec une efficacité méthodique. Les liens entamaient la peau de Marcus, faisant perler un sang sombre, presque noir sous la lumière des torches.

— Tu es le dernier des Valerii, Marcus, dit-elle enfin, sa voix nimbée d'une douceur terrifiante. Tu es le seul pilier assez solide pour empêcher ce toit de nous écraser. Notre père a bâti sur la trahison, je bâtirai sur le sang.

Elle plongea la truelle dans le mortier. La pâte grise, épaisse et grumeleuse, s'étala sur la première brique de terre cuite. Vibius, avec la précision d'un artisan, commença à monter le mur. Le premier rang de briques scella les chevilles de Marcus. Le second monta jusqu'à ses genoux brisés.

L'homme dans la niche commença à supplier. Ses paroles étaient un mélange confus de prières aux dieux oubliés et d'insultes de caserne. Mais Lucrezia n'entendait que le rythme régulier de la pierre contre la pierre, le raclement du bronze sur le mortier. Elle s'approcha de son frère, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de vin aigre et de peur qui émanait de lui. Elle prit une poignée de poussière de chaux et la versa sur ses cheveux, comme on consacre une victime sacrificielle.

— Ne crains rien, frère. Les mouches ne t'oublieront pas. Elles seront tes seules compagnes dans la pourpre.

Le mur montait. Vibius travaillait sans un mot, ses gestes répétitifs créant une barrière infranchissable. Marcus tentait de se débattre, mais ses mouvements étaient entravés par l'étroitesse de la cellule de pierre. Bientôt, il ne resta plus qu'une ouverture à la hauteur de son visage. Ses yeux, injectés de sang, cherchèrent ceux de Lucrezia. Il n'y trouva que le vide d'un miroir d'obsidienne.

— Le silence est le seul héritage qui nous reste, murmura-t-elle.

Elle prit elle-même la dernière brique. Elle était lourde, imprégnée de l'humidité des souterrains. Elle l'enduisit généreusement de chaux vive, sentant la chaleur de la réaction chimique contre la paume de sa main. D'un geste ferme, elle l'ajusta dans le dernier interstice. Le cri de Marcus fut étouffé net, transformé en un gémissement sourd qui sembla se perdre dans les veines de la terre.

Pendant de longues minutes, Lucrezia resta immobile, écoutant le grattement des ongles de son frère contre la maçonnerie fraîche. Puis, le silence revint, plus dense,

plus oppressant qu'auparavant. Elle se tourna vers Vibius qui essuyait ses mains calleuses sur un linge de lin sale.

— Nettoie le sol, ordonna-t-elle. Que personne ne sache que la pierre a bu ce soir.

Elle remonta l'escalier, laissant derrière elle l'obscurité de l'hypogée. Lorsqu'elle atteignit l'atrium, le soleil déclinait enfin, jetant des lueurs de sang sur les colonnes de marbre. Elle s'approcha du bassin central et y plongea ses mains. L'eau se troubla, chargée de la poussière blanche de la chaux et de la suie des lampes.

Sur le rebord du bassin, une mouche, énorme et luisante de reflets métalliques, se posa. Elle frotta ses pattes avant, puis, d'un vol lourd, se dirigea vers les appartements privés, là où l'odeur de la pourpre et de la décomposition flottait encore dans l'air immobile de la villa. Lucrezia la regarda s'éloigner, un léger sourire étirant ses lèvres pâles. La demeure était désormais stable. Le sacrifice était consommé, et sous ses pieds, au cœur des fondations, le nouveau pilier des Valerii commençait son long voyage vers l'éternité de pierre.

# Chapitre 12

## L'Effondrement du Silence

La poussière de chaux flottait encore dans l'air de l'hypogée, suspendue en un linceul impalpable que la lueur vacillante des lampes à huile ne parvenait pas à percer. Lucrezia restait immobile, les paumes tournées vers le sol, sentant encore sous ses ongles la morsure du mortier frais. Derrière la muraille qu'elle venait d'ériger, le silence n'était pas tout à fait souverain ; il y avait ce grattement sourd, ce frottement de cuirasse contre la pierre, et ce souffle rauque, animal, qui s'étouffait à mesure que l'oxygène se raréfiait dans la cellule aveugle. Marcus, le colosse des frontières, le dompteur de barbares, n'était plus qu'une vibration agonisante dans la structure même de la demeure.

Elle remonta lentement les marches de travertin, sa stola de soie pourpre traînant derrière elle comme une traînée de sang séché. Chaque pas lui semblait peser un talent d'or. Arrivée dans l'atrium, elle s'arrêta. Le silence de la Villa Valeria était différent ce soir. Ce n'était plus la quiétude d'une fin d'été campanien, mais une tension tellurique, une attente monstrueuse. Le ciel, d'un bleu de lapis-lazuli virant au noir d'encre, pesait sur le toit ouvert de l'impluvium. L'air sentait le soufre et la rose fanée, une alliance écœurante qui collait à la gorge.

Soudain, une note discordante déchira la symphonie du crépuscule. Ce n'était pas un cri, mais un craquement, sec comme une rupture de fémur. Lucrezia baissa les yeux. À ses pieds, le pavement de mosaïque, qui représentait le triomphe de Bacchus, venait de se fendre. Une lézarde noire, sinieuse comme une vipère, courait désormais entre les tesselles de marbre blanc et de pâte de verre. Elle traversait le corps d'un satyre, lui tranchant le ventre, pour aller mourir contre la base d'une colonne ionique.

La terre de Campanie, ce limon gras et fertile nourri par les colères souterraines du Vésuve, semblait soudain se dérober. La villa, cette forteresse de débauche et de secrets, n'était plus ancrée. Elle flottait sur un océan de boue et de cadavres. Lucrezia posa une main sur le fût de la colonne ; le marbre était brûlant, animé d'un frisson rythmique. Le sacrifice de Marcus n'avait pas stabilisé les fondations ; il avait été le poids de trop, l'ultime péché faisant basculer la balance de Némésis.

« Tout s'effondre, murmura-t-elle, et sa voix ne fut qu'un souffle de cendre. »

Un second craquement, plus vaste, ébranla l'architrave. Des fragments de stuc peint, représentant des guirlandes de laurier et des masques de théâtre, se détachèrent du plafond pour s'écraser dans le bassin central. L'eau de la citerne, d'ordinaire si limpide, commença à bouillonner, recrachant une vase noirâtre qui empestait la charogne ancienne. Les morts emmurés par son père, ces amants oubliés et ces rivaux dont les os servaient de soutènement aux péristyles, semblaient vouloir s'extraire de leur gangue de pierre. La maçonnerie suait. Des gouttes d'une humidité rousse perlaient le long des fresques, donnant l'illusion que les nymphes peintes pleuraient des larmes de rouille.

Lucrezia ne chercha pas à fuir. Elle se dirigea vers le lararium, là où les masques de cire de ses ancêtres étaient rangés dans leurs niches de bois précieux. Sous l'effet de la chaleur anormale qui montait du sol, les visages des Valerii se déformaient. Le nez d'un consul coulait sur son menton ; les yeux d'une matrone se vidaient dans ses joues. La lignée se dissolvait physiquement devant elle, redevenant cette matière informe et vile dont elle n'aurait jamais dû sortir.

Le sol s'inclina brusquement. Un grondement de tonnerre souterrain monta des entrailles de la colline. C'était le son de la terre qui s'ouvre, une mâchoire de basalte se refermant sur une proie trop grasse. Les esclaves, ou ce qu'il en restait, s'enfuyaient par les galeries de service, leurs cris se perdant dans le fracas des tuiles qui glissaient des toits. Lucrezia les regarda passer comme des ombres de basalte, sans un mot, sans

un geste pour les retenir. Ils étaient libres du joug des Valerii, mais elle, elle était liée à cette pierre par chaque fibre de son être.

Elle retourna vers l'entrée de l'hypogée. Le mur de chaux qu'elle avait bâti était désormais parcouru de veines sombres. Derrière, Marcus ne grattait plus. Peut-être avait-il compris que le tombeau qu'elle lui avait offert s'apprêtait à devenir celui de toute leur race.

— Frère, dit-elle en posant son front contre la paroi rugueuse, sens-tu le sol nous réclamer ? La pourpre ne nous protège plus. Elle nous étouffe.

Une secousse plus violente que les autres la jeta à genoux. Le toit de l'atrium céda dans un fracas de fin du monde. Des poutres de cèdre enflammées par les lampes renversées tombèrent dans le bassin, soulevant des nuages de vapeur âcre. La demeure s'enfonçait. Ce n'était pas un effondrement vertical, mais une déglutition lente. La terre meuble, gorgée des pluies d'orage et des humeurs de la corruption, aspirait la Villa Valeria. Les colonnes s'inclinaient comme des vieillards las, se brisant net sous le poids des entablements.

Lucrezia vit la fresque de Dionysos, celle-là même dont elle avait protégé le secret par le meurtre, se déchirer en deux. Derrière le plâtre arraché, un crâne apparut, jauni par le temps, une ultime sentinelle témoignant de la folie paternelle. Puis, la crevasse s'élargit, et le crâne fut emporté dans l'abîme qui s'ouvrait sous la galerie.

L'eau de l'impluvium déborda, envahissant l'atrium, mais ce n'était plus de l'eau ; c'était un mélange de limon, de cendres et de sang. Lucrezia sentit la froideur de la boue monter le long de ses cuisses, alourdissant sa robe, s'infiltrant dans les plis de la soie. Elle ne lutta pas. Elle s'assit sur la dernière marche du tablinum, droite, les mains croisées sur ses genoux, attendant que le silence définitif s'installe.

Les mouches, attirées par l'odeur de la vase et de la putréfaction libérée,

tourbillonnaient en nuages denses, leurs ailes métalliques vibrant d'un bourdonnement électrique. Elles se posaient sur ses épaules, sur ses cheveux, sur ses lèvres pâles. Elles étaient les seules héritières de la Villa Valeria, les seules capables de festoyer sur les restes d'une gloire qui s'éteignait dans la fange.

Un dernier gémissement de la structure annonça la fin. Le sol se déroba totalement sous le poids de l'hypogée. Lucrezia ferma les yeux au moment où le plafond de marbre s'abaissait vers elle comme un couvercle de sarcophage. Elle entendit, une ultime fois, le bruit de la chaux qui s'effritait, et le silence, ce silence qu'elle avait tant cherché à préserver, devint absolu, pesant, éternel.

La Villa Valeria n'était plus qu'une cicatrice dans le paysage campanien, un tumulus de gravats et de boue que la végétation sauvage ne tarderait pas à recouvrir de ses ronces. Sous la surface, dans l'obscurité pressante de la terre, la pourpre et la poussière ne faisaient plus qu'un, et les mouches, repues, s'envolèrent vers d'autres charognes, laissant derrière elles le vide immense d'une lignée effacée par sa propre lourdeur.

# Chapitre 13

## Le Repas des Mouches

La poussière de marbre, fine et suffocante comme une cendre de crématorium, flottait encore dans l'air immobile lorsque le dernier craquement des poutres de cèdre s'éteignit. Le tumulte de l'effondrement avait laissé place à un silence si dense qu'il semblait peser sur les tympans avec la force du plomb fondu. Sous le soleil de Campanie, ce disque de bronze incandescent qui dévorait l'horizon, la Villa Valeria n'était plus qu'une gueule ouverte, une plaie béante de pierres et de chaux vive crachant ses entrailles au milieu des jardins de myrtes calcinés.

Lucrezia était assise au centre de ce désastre, juchée sur le chapiteau brisé d'une colonne corinthienne qui émergeait des décombres comme l'os d'un géant déterré. Elle n'avait pas fui. Elle n'avait pas crié. Sa stola de soie tyrienne, d'un rouge si profond qu'il virait au noir dans les replis de l'ombre, était lacérée, couverte d'une pellicule de plâtre grisâtre, mais elle la portait avec la raideur d'une effigie funéraire. Ses mains, autrefois si blanches, étaient désormais marbrées de traînées de sang séché et de poussière de basalte, les ongles cassés à force d'avoir gratté la maçonnerie pour en extraire le dernier secret des siens.

Autour d'elle, le palais exhalait son dernier souffle. L'odeur était insoutenable, un mélange âcre de sueur d'esclave, de vin aigri et de cette fragrance douceuse, presque écoeurante, que dégage la chair humaine lorsqu'elle fermente sous le poids de la pierre chaude. Le secret des Valerii s'étalait enfin au grand jour : dans la cassure d'un mur de soutènement, on distinguait la courbure d'une cage thoracique, enchâssée dans le mortier comme un fossile de l'infamie. Le père de Lucrezia n'avait pas seulement bâti une demeure ; il avait érigé un sépulcre vertical où chaque pilier était lesté d'un crime.

Puis, le premier vrombissement déchira le silence.

C'était un son gras, métallique, une vibration qui semblait naître de la chaleur elle-même. Une mouche, d'un vert iridescent, vint se poser sur le dos de la main de Lucrezia. Elle ne la chassa pas. Elle observa l'insecte déployer ses ailes fines, ses pattes poilues tâtant la peau parcheminée de la dernière vestale d'un sang corrompu. Bientôt, elles furent des dizaines, puis des centaines, un nuage bourdonnant qui s'élevait des fosses béantes de l'hypogée. Elles délaissaient les cadavres frais des serviteurs écrasés pour converger vers la pourpre de sa robe, attirées par l'éclat de la teinture impériale et l'odeur de la fin des temps.

Lucrezia laissa échapper un rire, un son sec qui racla sa gorge irritée par la chaux. Elle était enfin la reine qu'elle avait toujours refusé d'être. Non pas la souveraine d'un domaine de vignes et d'esclaves, mais la régente d'un cimetière à ciel ouvert. Son frère Marcus, le colosse aux cicatrices de fer, n'était plus qu'une masse informe quelque part sous les tonnes de travertin, ses trophées de guerre broyés, sa démence étouffée par la terre. Elle seule demeurait, témoin lucide de l'effondrement d'une lignée qui avait cru pouvoir murer la vérité derrière des fresques de Dionysos.

Elle porta son regard vers l'horizon, là où la mer Tyrrhénienne scintillait comme une lame de glaive. La chaleur faisait onduler l'air, transformant les ruines en un mirage mouvant. Sous ses pieds, le sol tressaillit encore une fois, un dernier ajustement des masses de décombres. Elle sentit la morsure des mouches sur ses bras nus, leurs trompes cherchant l'humidité de sa sueur et le sel de ses larmes tarries. Elles buvaient la pourpre, elles festoyaient sur les restes d'une gloire qui n'avait jamais été que de la fange déguisée en marbre.

Chaque pli de sa robe était désormais couvert d'un manteau vivant de carapaces sombres. Lucrezia ne ressentait plus de dégoût. Une étrange paix, froide comme le fond d'un puits, l'envahissait. La liberté avait le goût de la cendre et le son d'un

essaim. Elle se remémora les visages de ceux qui avaient été emmurés vivants, ces ombres de basalte qui l'avaient hantée dans les couloirs de la villa. Ils étaient désormais libres, eux aussi, leurs os mêlés à la poussière de la demeure, leurs gémissements enfin résolus dans le fracas de la chute.

Le soleil commença sa lente descente, jetant des lueurs de sang sur les débris de la Villa Valeria. Les ombres s'allongèrent, immenses et difformes, comme les doigts d'un spectre réclamant son dû. Lucrezia ferma les yeux. La morsure du lin et de la soie sur sa peau lui parut soudain insupportable, trop lourde, trop chargée de l'histoire d'un nom qu'elle voulait voir s'effacer. Elle défit la fibule d'or qui retenait sa palla à l'épaule. Le bijou tomba dans une crevasse avec un tintement cristallin, disparaissant à jamais dans les ténèbres de l'hypogée.

Elle resta là, dévêtue de sa superbe, enveloppée seulement par le bourdonnement des mouches qui formaient autour d'elle une auréole de putrescence. Elle était la ruine parmi les ruines, une statue de chair au milieu d'un champ de décombres. Le silence, ce silence qu'elle avait protégé au prix de tant de sang, était devenu souverain. Il n'y avait plus personne pour entendre les murs murmurer, plus personne pour craindre le craquement du plâtre. La lignée des Valerii s'achevait ici, dans cette apothéose de poussière et de vermine.

Une rafale de vent chaud s'éleva, emportant avec elle des lambeaux de tapisseries calcinées et l'odeur de la chaux. Lucrezia inspira profondément, emplissant ses poumons de cet air vicié qui sentait la fin d'un monde. Elle n'était plus l'héritière d'un palais, elle était la poussière elle-même, l'élément primordial qui survit aux empires et aux trahisons. Les mouches, repues de la pourpre et du sel, commençaient à s'envoler, formant de grands tourbillons noirs dans le ciel crépusculaire, tels des grains de poivre jetés sur une plaie.

Elle se laissa glisser du chapiteau, ses pieds nus foulant le sol jonché de tessons de céramique et de fragments de mosaïques représentant des scènes de chasse oubliées.

Elle marcha vers le bord du plateau, là où la villa surplombait la vallée. Derrière elle, le tumulus de gravats ne ressemblait déjà plus à une demeure d'homme, mais à une excroissance rocheuse, une verrue sur la face de la terre que la végétation sauvage, les ronces et les lierres, viendraient bientôt dévorer avec une patience végétale.

La pourpre de sa robe, abandonnée sur la pierre, n'était plus qu'une tache sombre, un souvenir de sang versé pour rien. Lucrezia ne se retourna pas. Elle s'enfonça dans l'ombre des oliviers centenaires, sa silhouette pâle s'effaçant peu à peu dans la grisaille du soir. Elle laissait derrière elle le festin des mouches, le silence des emmurés et le cadavre d'une gloire qui s'éteignait enfin dans la fange, ne laissant pour toute trace qu'une cicatrice de poussière sous le ciel indifférent de la Campanie.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Les mouches boivent la pourpre"*

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)